

La photo fantôme

Nouvelles de

Camille Arnould-Walachowski

Coraline Batard

Nathalie Betron

Saïd Bouguerra

Sylvain Foissey

Delphine Gachet

Jeanne Leroux

Joseph Menant

Francis Richard

HV

Faculté Paris 7, Diderot, atelier d'écriture animé par Ingrid Thobois
d'octobre à décembre 2010

Préambule

L'imagination nous chatouille. La musique des mots nous bouscule. On a rêvé mille fois à ce que l'on écrirait si seulement on écrivait. Et si l'on s'y mettait ? Au sein d'un atelier, l'écriture collective croise l'écriture individuelle, et ce faisant elle la libère. Des uns aux autres, on se prête des outils légers comme du vent pour mieux faire advenir ce qui habite chacun.

Ecrire une fiction, c'est tout à la fois rêver et se souvenir. Oui, dans ce territoire de liberté infinie, l'imagination et la mémoire sont une seule et même chose : écrire, c'est tout à coup voir ce qui se passe derrière un rideau pourtant opaque, derrière une porte pourtant verrouillée. La fiction, on le sait, précède la réalité, la dépasse, l'annonce, la réalise. Prophétie auto réalisatrice ou magie véridique ? Ni l'une ni l'autre. On écrit un peu avec sa conscience, beaucoup avec ses obsessions, souvent avec ses rêves, et en toute in-conscience.

A cloche pied au-dessus des empêchements, Camille Arnould-Walachowski, Coraline Batard, Nathalie Betron, Saïd Bouguerra, Sylvain Foissey, Delphine Gachet, Jeanne Leroux, Joseph Menant, Francis Richard et HV se sont rivos à l'établi de l'écriture. Et chacun d'eux a écrit une nouvelle sur le thème de la « photo-fantôme ».

Ils ont éprouvé le plaisir du jaillissement premier, ils se sont étonnés eux-mêmes, surprenant le sens en arrivant dans son dos. Puis ils ont goûté la difficulté de l'opiniâtreté (il en faut, pour écrire), ils ont touché du doigt la complexité de construire un texte, d'orienter et de canaliser le premier jet pour le faire aboutir, et pour qu'à la fin, soudainement, ce soit bien dix histoires qui nous soient racontées...

Les voici.

Ingrid Thobois 31 janvier 2011

Altérations

Camille Arnould-Walachowski

Je suis vieille, j'ai des mains de Shar-Peï. Mes doigts se courbent dans une dentelle de plis, comme un œillet blanc un peu jauni et un peu flétri. Peau couverte d'assez d'ourlets pour y cacher des trésors - ou des secrets. Peau d'éléphants sur des doigts cassés, tordus. Arthrose. Je ne peux plus jouer.

J'étais pianiste. La vieillesse a brisé mes notes, elles dissonent. Quand la douleur s'est mise à tâcher Beethoven, Schumann, Rachmaninov, je me suis arrêtée. De ma frustration j'ai tenu un journal. Dans un petit carnet. Les mémoires d'une musicienne qui ne peut plus jouer. C'est comme ça que j'ai composé un concerto, un unique concerto, *Variations pour un pantin en Mi bémol majeur*. Les notes m'obsédaient et leur disparition était un courant vital qui s'éteignait. Je me suis enfermée dans mon tourment. Lorsque j'ai eu fini d'écrire un concerto que je fus incapable de jouer. Assez ! Mon âme me disait « Stop Meryl, tu te fais du mal ».

Que reste-t-il comme vie, lorsqu'on est vieux ?

Un corps est un bout de chair animé d'impulsions. Je n'ai plus d'impulsions.

Je suis allée sur la plage et l'océan me disait « Regarde-toi Meryl, tu n'es plus qu'un caillou, tu ne sers plus à rien ». Alors, je me suis défait de mes habits sans style. Des habits de grand-mère qu'on n'a pas pris de soin à confectionner, le genre d'habits qui ne sert qu'à cacher les corps hideux de la vieillesse. Le genre d'habits qui cachent les plis, qui cachent les secrets.

Je me suis allongée sur le sable et j'ai laissé la marée me dévorer. Mon corps léché par les vagues fut emporté dans les eaux profondes, tandis que mon carnet s'y décomposait. Je coulais, je flottais. Les gaz et les courants me faisaient valser. L'encre de mes notes fut dissipée en un instant et mon corps s'enveloppa de l'eau noire.

Lors de la dérive dans l'océan, la chair imbibée se disloque. Il n'y a plus de raideur cadavérique dans la macération. Mon corps nu échoua comme un mollusque, putride et grignoté, sur une autre plage, sur un autre sable que je ne pouvais plus sentir.

C'est comme ça que j'aurai dû mourir.

D'étranges sensations se morcellent contre les lames acérées des tondeuses à gazon, laissant l'herbe qu'on a semée périr au fond des poubelles. Putréfactions cachées loin de notre beau jardin fleuri, sous les mirages du soleil. C'est lorsque la voiture fonce qu'elle s'émiette sur la route. L'hiver venu elle s'échauffe contre les feuilles de passage sous les arbres dénudés.

Sucer la corde jusqu'à en avaler toute l'essence, un arrière goût d'amertume persistant au fond du torse, puis la jeter, une fesse plongeant entre les herbes luxuriantes et l'autre se débattant dans la puanteur et l'obscurité des bennes à ordures.

Zèbres d'efforts qui cavalent en fumée, parsemant de ses cendres l'hypocrisie de la fainéantise.

J'ai quitté mon ami Rod et j'ai choisi un appartement à moquette. Un lieu calfeutré pour pleurer mes ambitions échouées. Rod est mon manager. Maintenant, je n'ai plus de manager, et je n'ai plus d'ami. Je suis partie précipitamment et je n'ai rien emporté. Aussi, en arrivant dans cette ville j'ai loué le premier meublé du marché. Moquette à motifs palmiers s'étalant sous un canapé affalé en plein milieu de la pièce, rideaux assortis. Une bibliothèque qui a dû crouler sous la surcharge pendant plusieurs années et qui a présent n'expose que la poussière accumulée et un cercle de café coulé. Table basse en verre sur laquelle repose un bouddha en fausse pierre mal vieillie. Peut-être que j'ai choisi cet appartement à cause de l'arbre qui pousse dans l'énorme pot, parce que je ne suis pas plus à ma place que lui. Il n'y a pas de piano. Je suis partie pour arrêter de jouer, mais la vérité est rugueuse à étreindre.

J'ai trente-sept ans, je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfants. Je n'ai plus de carrière. J'ai de longs cheveux bruns derrière lesquels je me cache depuis que je ne les attache plus. J'évite de sortir. Je suis une femme poreuse, au potentiel annulé. Le

pianiste est un être vide, confectionné afin d'être animé par les compositeurs. Il doit être libre de ses sens de façon à recevoir le monde : le pianiste se nourrit grâce à l'empathie et doit pouvoir engager toutes les possibilités de souffrance amenées par le marionnettiste qu'est le compositeur. Il doit pouvoir être libre de ressentir les émotions contradictoires, l'instabilité romantique de Schumann, en étant tout à la fois nostalgique et contemplatif. Il doit pouvoir être libre d'accepter en lui le flux et le reflux. La musique articule le cœur, elle est la sève des mécanismes. Mais l'empathie reste lorsque le piano part.

Je portais un collier de perles le soir de ma dernière représentation au Lyric Opera. Je t'ai annoncé mon départ de la scène juste avant d'y faire mon entrée. Je t'ai dit, c'est la dernière Rod. Regarde mes doigts, ils ne peuvent plus.

A l'entracte, tu m'attendais, furieux.

Ce soir-là tu as rompu le fil, il s'est brisé dans un bruit sec de cure-dent broyé. Ta colère l'a saisi et hissé vers la destruction. Je n'ai pas eu le temps d'inspirer, tout se fracassait sur ma nuque avant de se répandre au sol, sur un bitume accidenté.

Je suis retournée finir le morceau. Les yeux bouffis et sans collier. Je suis certaine que personne, ni l'orchestre, ni le public ne s'en serait rendu compte si je ne leur avais pas dit à la fin. Je ne voulais pas qu'ils prêtent attention aux oscillations de mes doigts meurtris.

A la dernière note, j'étais un nuage de poussière en voie d'effondrement. Maintenant je suis éparpillée, en proie à la désagréable dislocation de l'unité.

Je me suis levée, j'ai salué, la tête baissée sous les acclamations, puis j'ai demandé le silence. J'ai parlé lentement, afin de ne pas trahir les vibrations de ma voix.

- Mesdames, mesdemoiselles, messieurs...

Je me m'adressais tour à tour au public et à l'orchestre, dans un pivot de buste.

- J'ai une annonce très importante à vous faire. Je suis atteinte d'une forme

d'arthrose précoce et je serai très bientôt incapable de jouer. C'est pourquoi, ce soir, j'ai décidé de vous dire adieu.

Une rafale d'applaudissements s'est abattue dans la salle comme un dernier hommage empathique. Je me suis appuyée sur le rythme pour porter mes derniers sourires.

J'ai conscience de les avoir privés de l'émotion sacrée du dernier concert. La situation n'est tragique que pour moi. Je ne suis pas irremplaçable, il y a d'autres pianistes. Je suis un vieux pantin, maintes fois rapiécé.

Sous l'aveuglement des projecteurs et sous la moiteur des ridules près de mes yeux humides, j'ai tenté d'oublier, pour un instant, les notes gangrenées par la maladie de mes doigts.

Le noir est tombé. Je suis restée un moment sur la scène, pendant que la salle se vidait. Je ne voulais pas tomber dans le silence aussi violemment que l'on tomberait dans un lac glacé. J'ai laissé le brouhaha fuir lentement. Il ne restait bientôt plus que moi et ce piano à la robe luisante, qui reflétait l'éclairage des issues de secours comme de petites étoiles dans l'intensité noire.

Ce piano était le dernier.

Dernière fusion, dernier attachement, dernière déchirure, dernier traumatisme. Car jouer dans différentes salles, c'est jouer à chaque fois sur différents pianos. Il faut se réadapter, il faut ré apprivoiser. Un nouveau piano, c'est un nouvel amour, un toucher différent, d'autres caresses, d'autres émotions, d'autres amours.

J'ai donné mon âme à chacun d'eux, je l'ai fait résonner dans chaque note. C'est ainsi, dans l'unité transcendante de mon être rassemblé dans la musique que j'ai regardé l'amour dans les yeux. La musique n'existe que dans l'habitation du silence d'un cœur. Lorsque l'on a voué sa vie à une chose et que cette chose disparaît, c'est la mort qui nous accable.

Ça y est, c'était fini. Et c'était dur à croire.

Mes amants disparus, je devais combler le manque. Je ne voulais pas rester seule. Puisque que je ne pouvais côtoyer quiconque sans risquer de défaillir, il me fallait quelqu'un qui ne ressent rien. Je décidai alors de sortir m'offrir un poisson : j'attrapai mon manteau sur la patère.

Je me retournai pour fermer la porte et, en reculant pour mieux viser la serrure, je heurtai un ventre protubérant derrière lequel se tenait fièrement un homme, les deux mains dans les poches.

- Bonjour, excusez-moi, êtes-vous ma nouvelle voisine ?

J'acquiesçai.

- Je suis désolé pour cette question, j'aurai d'abord dû vous souhaiter la bienvenue, vous êtes en train de fermer votre porte. Je suis un idiot, souvent, surtout avec les femmes à vrai dire, elles me font transpirer, enfin, je parle trop, et j'oublie de respirer.

Il prit une profonde inspiration.

- Après je deviens tout rouge, je le sens sur ma peau, alors je suis tout embarrassé et je rougis.

Il était effectivement très rouge.

- Vraiment désolé de vous importuner, je voulais simplement me présenter et voilà que j'oublie. Je suis Gaspard, mais on m'appelle La taupe, je sais pas trop pourquoi mais bon, ça fait des années. J'habite de l'autre côté du couloir. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à frapper. Je travaille dans mon appartement, je suis écrivain, j'écris des choses.

Il bredouillait un peu. J'avais honte de laisser ce homard se décomposer dans l'eau bouillante. J'émis un faible sourire.

- Meryl. Je m'appelle Meryl.

La taupe avait une petite tête auréolée d'une bataille de cheveux englués, tête

comme déposée à la grue, grossièrement et de travers, au sommet d'une montagne de graisse. Minuscule tête, par contraste. Je supposais qu'il devait son surnom à sa mollesse : c'était un écrivain flageolant aux mains lourdes et palmées.

Dehors, le vent me gênait, je n'arrivais pas à structurer mes pensées, je me concentrais sur mon poisson dans sa bulle en plastique, un peu paniqué par les soubresauts de la marche.

Je continue encore de retrouver des perles. Je les range dans un petit sac plastique, comme si je gardais des preuves. Puis je les enfile, unes à unes sur un nouveau fil, je combine les bribes les unes avec les autres, je rassemble mes propres morceaux. De toute façon, je n'ai rien d'autre à faire. Je ne sais plus comment vivre sans la rythmique de l'agenda. Plus de répétitions, plus de concerts, plus de dîners officiels. Si je vivais dans l'instant, l'ennui me paraîtrait une éternité. J'imites mon poisson et je tourne en rond. Je l'ai posé sur la table basse et je l'observe depuis le canapé. Je m'attache à lui. Compensation du manque. Je suis restée assise là, avec mes rêves de paix périmés, et une vague de silence m'a envahie. Ce silence qui bourdonne, guêpe vicieuse qu'on éclaterait bien entre le pouce et l'index.

On a plus froid dans le silence. C'est parce qu'il n'y a plus rien de vivant, plus rien de mouvant. La stagnation fige, pourrit, oublie. Si je pouvais retourner en arrière pour m'empêcher de commencer à jouer, je le ferais, je m'en irais renier la musique, si ça ne me tuait pas de l'aimer.

Quelques jours plus tard, La Taupe sonna à ma porte, affublé d'un feutre, les doigts jouant avec un énorme cigare. Il prétextait qu'il n'entendait jamais ma porte claquer, et que par conséquent je ne sortais jamais. C'est pour cette raison qu'il m'emmena dîner dans un club de jazz à la mode me dit-il.

- Je suis pianiste.

- Ah, vous êtes une artiste ! Vous avez l'air un peu farouche comme ça mais en fait, il y a des fougues qui sommeillent sous cette petite robe noire ! Vous savez, je pense que les artistes, ils doivent s'élargir émotionnellement. Enfin, vous savez de quoi je parle. Les gens, ils ne savent pas ce qu'ils lâchent, et nous ben on éponge, on a pas le choix. On est quand même un peu des larbins. Et il faut être sacrément large pour ne pas succomber. Des gens pas larges y'en a plein, j'en connais un pas large du tout même, je vous le présenterai. C'est pas du joli je vous le garantis !

Silence. Ses yeux enveloppèrent la résille de tables puis il admira un instant la chanteuse accoudée au piano. Il ne paraissait pas rouge cette fois-ci. Ou peut-être que cela ne se voyait pas dans ce club qui, dans la poussière les tentures grenats et des champignons de lumière rougeoyante disposés sur chaque table, se patinait de couleur carmin.

- Alors, à quel endroit jouez-vous ma petite Meryl ?

- En fait, je ne joue plus.

Il regarda mes mains comme pour s'assurer que seule leur amputation pouvait justifier le fait que je ne jouais plus. Mais les gants que je portais dissimulaient mal l'angulaire étrange de mes doigts et j'ai bien vu, à ce moment là, qu'il avait compris. Il n'insista pas et changea de sujet.

Je ne l'écoutais plus. Je regardais le pianiste et pensais au gras du doigt sur la dureté blanche des touches, et aux résonances voilées d'impatience. Extraction des notes par le thorax. L'énergie qui grésille sous les ongles. Chaque fois que la voix d'un piano s'élève, c'est une lutte magnétique : j'ai un aimant niché dans la carpe de mes poignets, entre le semi-lunaire et le pyramidal. Envoûtement de sirène, mes carpes se mettent à frétiler.

Jouer c'est être sur le fil, c'est être un funambule sur le point de balance entre la douleur et la vie. La musique, dans l'état d'extase n'est pas une simulation du bonheur mais une signature de sa tragédie. On jouait la Sonate n°2 en Si bémol mineur de Chopin lors de mon dernier soir au Lyric Opera, dont le troisième mouvement est connu de tous, la *Marche funèbre*. C'est comme si les méditations de Chopin sur la mort étaient un point d'ironie à ma propre fin. Mais j'ai fini par

reconstituer mon collier et je tends enfin à retrouver mon unité, j'ai les idées plus claires.

Le jeudi suivant, on glissa une feuille de papier sous la porte.

Meryl,

Je fête mon anniversaire ce dimanche.

A cette occasion, j'ai invité quelques amis.

Je serais très heureux si vous vous joigniez à nous.

Gaspard.

PS. : la fête est à 20h.

Dimanche, à huit heures et quart je sonnai à la porte de La Taupe. Un homme aux traits pincés et à la morphologie pointue cernée dans les angles m'ouvrit, un verre de vin à la main. Sa raie semblait dessinée par scission dans ses cheveux blonds.

- Bonsoir.

Il n'ouvrait pas beaucoup la bouche pour parler et son sourire était coincé. On aurait dit que ses lèvres étaient constipées. Heureusement, j'entendis le rire déployé de Gaspard s'approcher.

- Meryl, je suis si content !

Il me mit un verre plein dans la main et m'entraîna par le bras, avec une joie non maîtrisée pour m'asseoir sur une chaise près des autres invités.

Deux hommes regardaient un jeu télévisé en buvant leur bière, pendant que deux femmes - qui devaient être leurs épouses, et qui avaient l'air de bien se connaître - bavardaient bruyamment. Elles s'interrompirent un instant pour me saluer puis reprirent de plus belle. Tout le monde avait l'air absorbé, et la conversation n'était pas

mon fort.

L'homme qui m'avait ouvert vint s'asseoir près de moi.

- Alors euh Meryl, vous allez bien ? Me demanda-t-il dans un coin de bouche.

- Je... Oui, ça va, et vous ?

- Je suis allé au parc aujourd'hui. Savez-vous que j'ai trouvé un merle au milieu du chemin, il était mort. Alors je l'ai pris dans mes mains, regardez, comme ça, comme un bébé,

Il mima le geste avec des mouvements saccadés, comme impulsés par des décharges nerveuses.

- Et je l'ai jeté, dans la poubelle.

Que répondre à cela ? Je me sentais mal à l'aise et ne dis rien. Il ricana.

- Vous avez l'heure ?

- Il est huit heures et demie.

Le silence s'installa, je ne savais pas quoi dire. L'homme me regardait fixement, avec une intensité très gênante. Je finis mon verre pendant qu'il se frottait les mains sur son pantalon, comme s'il voulait sécher la moiteur de ses paumes.

- Comment vous appelez-vous ? Lui demandai-je.

- Pourquoi voulez-vous savoir, allez-vous le dire à des gens ?

Son regard se teintait d'une méchanceté anxieuse. Il se pencha sur le côté et sortit un morceau de chocolat de sa poche pour le gober.

- Non, bien sûr que non, quelle idée !

Il me retourna la question.

- Comment vous appelez vous ?

- Je m'appelle Meryl.

- Et que faites-vous, Meryl ?
- Je suis, enfin j'étais pianiste. Je me repose à présent.
- Je voulais dire, maintenant. Que faites vous maintenant ?
- Je...
- Vous avez l'heure ?

Je décidai d'aller me resservir du vin.

- Que faites-vous ?
- Je vais me chercher du vin, vous en voulez ?

Il refusa en mettant la main sur le dessus de son verre. Dans la cuisine, je rencontrai Gaspard, affublé de deux blondes assez imposantes, et dont le maquillage l'était tout autant.

- Votre ami, le blond là-bas, il va bien ? Il a l'air un peu angoissé.
- Mathis ? Oh, non, il est toujours comme ça. Il est marrant, hein ?

La Taupe replongea dans les plis des deux filles et je retournai au salon. Mathis s'était levé et se dirigeait vers les deux hommes. Il se planta devant le poste de télévision.

- Pouvez-vous éteindre ce jeu télévisé s'il vous plaît.
- Oh ben mimi fait pas ta prude, c'est drôle ! Répondit l'un des deux hommes.
- Alfred ! Surveillance ce langage ou nous partons ! Intervint une des femmes.

L'homme baissa le nez vers sa bière, Mathis me rejoignit.

- Je ne veux pas de mal aux autres vous savez, je veux juste aider. Les gens n'ont plus de reconnaissance maintenant. Ils rient de moi, et j'ai pitié d'eux, parce que je sais qu'au fond, c'est d'eux qu'ils rient. Ils sont trop bêtes pour s'en rendre compte. Après tout ce n'est pas leur faute s'ils sont perdus, il n'y a plus personne pour vous indiquer la direction maintenant. Les gens n'écoutent plus Dieu, alors

c'est Dieu qui doit venir à eux. Mais il y a tellement de gens, ils sont tellement nombreux, Dieu a besoin d'aide. Les gens perdus, c'est de la vie gâchée. Il y a trop de gens sur la Terre pour qu'on gâche de la vie.

Je me suis couchée tôt.

Depuis mes draps, et depuis mon sommeil, j'ai entendu un bruit de cassure. Je me suis dit que les deux hommes au jeu télévisé ne tenaient plus debout en partant de chez Gaspard. J'ai ouvert l'œil sur un éclair blond, je n'ai pas eu le temps de m'inquiéter.

La peau grisée, inanimée, pas d'empreintes se dévoilant sous les poudres, pas d'empreintes se révélant sur la plaque sensible de mon corps marqué par le sceau du non-être. Ou bien trop, sous le défilement des réalités différentes qui se sont amoncelées sur mon corps. Il y a eu du rouge, un jet, un éclatement, il n'y a plus rien. Ça gratte les entrailles, démangeaisons partielles de la lymphe, désintégration des tissus.

La souffrance n'est qu'un secret.

Le souffle mécanique râle dans l'effort, écrase la vermine sous la gomme moelleuse, la main s'agrippe aux cornes du bouc, éraflé par le gravier valsant dans l'élan. La montée vient, la peau perle, le doute s'égoutte.

Le muscle trouve sa matière, dans le sang la découpe dans le cri, trouve sa manière dans le sang l'écoulement. L'approfondissement. Lambeaux déconstruits sur un tapis oriental bas de gamme.

Des feintes.

La trahison est facile, il n'y a plus de loyauté. A la moindre difficulté tout s'effondre. Ce ne sont pas des mensonges, ce sont des délires.

Mon assassinat par la peur. La vieille main tremblante pénètre la gorge et fait vibrer l'émotion, donne envie de vomir, les griffes lacèrent l'œsophage et c'est un goût de métal qui remonte. Du fer, du sang. Sodomisation derrière le thorax, descend sans glisser dans l'estomac. Les muscles puissants se resserrent, le souffle se tait.

Mon poisson, dans le silence de son bocal, dans le silence de mon appartement, est un prisonnier condamné.

Les Flammes de Mani

Coraline Batard

Voilà bientôt dix minutes que je regarde cette photo. Avec mes doigts sales, j'essuie du mieux que je peux la poussière qui la recouvre. Depuis le début de cette aventure, je n'ai pas cessé de penser à cette photo.

La jeune fille du papier glacé me nargue. Dans ses mains, un cocktail décoré d'un parasol miniature. Derrière elle, l'océan. De l'eau... Cette eau qui s'est faite si rare après la grande sécheresse, si rare que le monde en est devenu fou. Au début, il n'y avait eu que de la méfiance, puis peu à peu, la peur s'était installée. Chacun protégeait son puits, son réservoir. La moindre goutte d'eau était précieusement conservée. Finalement, les conflits s'étaient intensifiés à l'échelle planétaire et les guerres s'étaient enchaînées, y entraînant les peuples jusqu'à l'épuisement. Désormais, on ne vit plus qu'au rythme des moissons qui surviennent environ tous les sept mois mais celles-ci aussi se font rares. A côté de moi Camille dort profondément. Elle en avait bien besoin. Cela va faire deux rotations qu'on marche. En face, le regard fatigué de Simon se perd dans les flammes de Mani. La nuit est glaciale.

C'était Camille la plus téméraire d'entre nous. C'était elle qui prenait toutes les décisions, elle qui nous protégeait. Son caractère bien trempé nous avait souvent attiré des ennuis. Mais il nous avait aussi tirés de mauvais pas. Simon, lui, était calme et réfléchi. Il savait comment canaliser l'énergie de Camille et était le meilleur conteur de tout le désert. Le désert... Il paraît qu'il a toujours été là, mais qu'il était bien moins vaste avant. Certains racontent qu'avant, la planète était presque entièrement recouverte d'eau, mais que la nature avait fini par punir les hommes. Mais pour quelle raison ? Nul ne le sait.

Notre équipe se compose donc de muscles, d'un cerveau, et de moi. Le

boulet. Je m'appelle Gabriel, j'ai vingt-huit moissons, et c'est avec l'espoir de trouver de l'eau que moi et mes compagnons avons quitté le clan.

« Hey stop ! » C'était Simon. Je me suis retourné pour le voir se pencher au dessus du sable. Il avait apparemment trouvé quelque chose. Curieux, j'ai lâché mon sac pour le rejoindre et l'aider à soulever cette chose. C'était un panneau de métal poli par le ressac du désert. Camille se glissa entre nous et son bras frôla le mien. Frisson. « Prenez garde, vous entrez sur le territoire des Sillonners. Tout intrus sera considéré comme voleur. Tout voleur sera exécuté conformément aux lois du désert. ». La jeune fille commenta : « Et bien ils ne rigolent pas par ici...On ferait mieux de s'éloigner. ». Sans plus attendre, nous nous remîmes en marche, surveillant l'horizon à la recherche de fumées. Les sillonneurs s'étaient eux-mêmes nommés ainsi parce qu'ils parcouraient le désert à bord de quads et autres véhicules tout-terrain. Ils avaient été les premiers à trouver une solution au manque d'eau : le pillage. On ne savait jamais où ils étaient, on se savait jamais où ils frapperaient, mais on savait que là où ils passaient, ils prenaient tout et ne laissaient que des ruines.

Pourquoi fallait-il que ce soit du sable ? Telle était la question que je me posais en frottant pour la énième fois mes yeux irrités. Soupirant, je réajustai mon sac et replaçai ma frange blonde devant mon visage. Mon rideau protecteur. Devant, Simon et Camille s'étaient lancés dans une conversation très animée et parlaient en faisant de grands gestes. Je suis resté en retrait pour ne pas les déranger et mieux les observer. Le dos de Simon m'apparaissait comme un mur. Large, droit, infranchissable. Simon avait toujours été un garçon sur lequel on pouvait compter. Celui à qui on pouvait demander conseil. L'épaule sur laquelle on pouvait s'appuyer. Fils unique, il avait été abandonné par sa mère à ses grands-parents. C'était peut-être à cause de ça, ou plutôt grâce à ça, qu'il était devenu aussi robuste qu'on pouvait l'exiger d'un homme. Oui parce que Simon était un homme. Il avait cinq moissons d'avance sur moi. Il était le plus expérimenté de nous trois, et pourtant... La veste de Camille était un peu courte, et quand elle levait les bras, je pouvais distinguer son tatouage. Elle avait demandé au Doyen de le lui faire le jour de sa trentième moisson, quelques rotations avant notre départ. C'était pour elle l'épreuve obligatoire de passage à la vie adulte. Sa manière de nous dire qu'elle était et serait

toujours la plus forte et la plus courageuse. Pourtant qu'est-ce qu'elle avait pleuré ce jour-là !

Camille serre ma main. Aujourd'hui, c'est le grand jour. Aujourd'hui Camille voit pour la trentième fois la pluie. Aujourd'hui elle est une femme. Je regarde l'aiguille qui pique inlassablement sa peau, y gravant peu à peu un soleil éternel. L'encre se mêle à son sang, brouillant le dessin. Camille pleure. Silencieusement. Elle pleure, et pourtant, je suis le garçon le plus heureux du monde. C'est ma main qu'elle sert. C'est moi qu'elle a réclamé. Moi.

Nous marchions depuis plusieurs rotations et toujours rien. Aucun changement dans la topographie. Autour de nous il n'y avait que le sable. Épuisés, nous décidâmes de faire une pause, profitant de l'ombre d'une dune. A peine m'étais-je assis que je bondissais sur mes pieds en hurlant : « Aaaow ! ». J'avais posé ma main sur un nid de salamandres. Ces petits reptiles étaient connus pour leurs propriétés incandescentes. Ils enflammaient et brûlaient tout ce qu'ils touchaient. Heureusement pour moi, ce n'était qu'une légère brûlure et mon infortune fit rire Camille. J'aimais tellement la voir rire. Je ronchonnai pour la forme pendant qu'elle me passait un baume. Elle était si près de moi que je pouvais sentir ses cheveux me chatouiller le visage. Ses mains étaient douces et habiles. J'ai souris en la voyant se mordiller les lèvres. Elle faisait toujours ça quand elle se concentrait. Je connaissais le moindre de ses tics, la moindre de ses manies. J'aurais pratiquement pu la dessiner les yeux fermés. Au grain de beauté près. « Et voilà ! » s'exclama-t-elle en donnant une grande claque dans ma paume brûlée. Je hurlai et jurai, la traitant d'idiote. Mais en réalité j'étais plus en colère contre moi que contre elle. Je m'étais surpris à rêvasser alors que je m'étais promis de ne plus recommencer. Je m'allongeai les bras sous la tête et me mis à observer les nuages. Depuis deux rotations, le ciel était étonnamment sombre. Peut-être pleuvrait-il prochainement. Les yeux fermés je commençai à imaginer ce que pouvais être un monde couvert d'eau. Pour sûr ce devait être magnifique. Avec des plantes partout. Et des oiseaux multicolores. Des fleurs. Du bleu, du vert, du rose, du jaune. Mon monde couvert d'eau était un véritable arc-en-ciel.

J'en étais là de mes rêveries quand je sentis un souffle chaud dans mon cou. Instinctivement je me mis à espérer que Camille s'était allongée près de moi. Mais

quand j'ouvris les yeux, je vis qu'une salamandre s'était couchée non loin de mon visage. Groggy, je regardai le petit animal à peine plus gros que mon poing. Une petite voix paniquée hurlait dans ma tête. Je me rappelai soudain que salamandre voulait dire feu, qui voulait dire danger. Précipitamment, je me levai pour m'éloigner, pestant contre moi-même de m'être assoupi si près du nid. Quelques centimètres plus près, et mon visage aurait été méconnaissable. Du coin de l'œil j'observai Camille et Simon dormir l'un contre l'autre. Mon cœur se serra. Ils avaient toujours été proches, mais depuis notre départ, ils s'étaient faits plus démonstratifs. Oh pas grand-chose, trois fois rien, un sourire, une caresse, trois fois rien. Quelques tours de sablier plus tard, la petite salamandre était revenue se coucher près de moi. Je décidai alors qu'elle nous accompagnerait et sortis un bocal vide pour l'y faire entrer. Elle ne broncha pas et se coucha au fond. A son réveil, Simon me taquina sur ma nouvelle petite amie, disant que c'était tout moi de recueillir la première bestiole que je trouvais. Camille protesta en disant qu'elle était trop mignonne et qu'elle nous serait très utile. Finalement, elle fut baptisée Mani et nous nous remîmes en route. On allait être à cours d'eau et de vivres quand une silhouette familière apparut à l'horizon. Un camp nomade semblait s'être installé et il était à moins d'un kilomètre de marche. Revigorés, nous pressâmes le pas.

Ils se nommaient le clan Aka. Ils avaient appris à domestiquer la faune et s'aidaient de différents reptiles dans leur vie de tous les jours. Les salamandres pour les fours à pain, les varans pour la chasse et les komodos en guise de montures. Après avoir passé différentes épreuves prouvant que nous n'étions pas des pilleurs, on nous fournit une tente ainsi que des vivres. Contrairement à notre peuple qui s'était servi d'anciennes structures pour y cultiver des céréales et des légumes, ils avaient creusé des puits ainsi que des galeries où ils faisaient pousser toutes sortes de plantes et de champignons à l'abri des rayons du soleil. Le patriarche nous raconta qu'ils étaient ici depuis cinq générations et qu'ils avaient eu beaucoup de difficultés à tout bâtir. Dans la soirée, une fillette vint nous chercher dans notre tente. Excitée comme un glouton, elle nous pria de la suivre. Les chasseurs avaient ramené beaucoup de gibier et ils organisaient une fête en leur honneur. Nous fûmes conviés autour d'un grand foyer de salamandres. Il faisait bon. L'alcool de champignons et le feu ne tardèrent pas à réchauffer nos cœurs endoloris.

Nous avons longuement festoyé et, la faim rassasiée, n'avions eu aucun mal à trouver le sommeil. Je rêvais d'arc-en-ciel et de cascades quand un cri éclata mes songes en mille morceaux. Je me redressai pour voir les deux visages incrédules de mes amis. Nous prîmes nos affaires en vitesse pour sortir voir ce qu'il se passait.

Les corps s'agitaient en tout sens, poursuivis par des ombres monstrueuses. On se serait crus en enfer. Le feu était partout. Dans les tentes, dans les yeux, dans les cœurs, dans les cris. Bientôt ma gorge me brûla et je me sentis incapable de bouger. « Alors ce sont eux les sillonneurs. » me disais-je. Ce qu'on racontait sur eux n'était que légende. En réalité, ils étaient bien pires que tout ce que l'on pouvait imaginer. Inconscient du danger, je marchai au milieu des cris. Regardant avec effroi le sombre spectacle qui se déroulait sous mes yeux. Les hurlements de Simon me sortirent de ma torpeur. Je me retournai pour le chercher. Et je le vis. Les mains crispées sur la lance qui lui traversait l'abdomen. A genou devant une ombre au sourire malveillant. Sans réfléchir, je bondis sur le monstre qui s'attaquait à mon meilleur ami. Déstabilisé, il me regarda avec stupeur. La surprise passa vite et il se jeta sur moi. S'en suivit une série de coups. Je frappais aveuglément, ne ressentant aucune douleur, ni aucune peur. Le sang battait à mes tempes. J'encaissai des coups que je ne sentais pas et les rendais au quintuple. Je n'étais plus que colère. Je voulais lui faire mal. Je voulais qu'il souffre comme les corps qui s'agitaient. Grisé par l'adrénaline, les forces décuplées, je plaquai mon adversaire à terre et lui enfonçai le premier objet que je trouvais dans le cœur. Pendant une fraction de seconde ses yeux me sondèrent, cherchant probablement ma pitié. Un gargouillis à peine audible sorti de sa bouche édentée, puis son visage se figea en une grimace de terreur. Je repris mon souffle et m'aperçus que je pleurais.

Autour de moi les corps continuaient leur macabre danse. La bataille était perdue d'avance. Ils étaient trop nombreux pour qu'on puisse les affronter tous. Il fallait partir. Fuir le plus loin possible. Je réfléchissais à toute vitesse. Simon ne pourrait pas courir. Et où était Camille ? Paniqué, je regardai partout, scrutant les corps qui hurlaient et couraient. Je l'aperçus, planquée derrière un puits. Je me précipitai vers elle. Elle était complètement paralysée et braillait des choses incompréhensibles. Vite agir, ou elle allait ameuter d'autres sillonneurs. Mu par le désespoir, je la giflai, la priant de se reprendre. « Camille reste avec moi ! Il faut partir d'ici tu m'entends ! ».

Elle sembla retrouver ses esprits et s'empessa de m'aider à porter Simon. Nous courûmes vers l'enclos à montures et je hissai mon ami sur le dos d'un komodo. Un cri. On m'attrapa et on me jeta à terre. Deux étaux m'enserrèrent la gorge. Je me sentais partir, une multitude de petits points blancs brouillaient ma vue. Encore un peu et ma tête se décollerait sûrement. Et puis la pression se relâcha d'un coup et le monstre s'écroula à côté de moi. Quelqu'un que j'identifiai alors comme Camille, m'aida à me relever pendant que je toussais, me massant la gorge. Mes oreilles sifflaient et je voyais trouble. Au sol, le sillonneur gisait dans une flaque noire. Dans la pagaille, les autres pilleurs ne nous avaient pas remarqués. Nous nous empressâmes de grimper sur nos montures pour fuir à l'Ouest.

Camille n'a pas pleuré. Et moi, j'ai serré les dents pour empêcher mes larmes de couler. Mon meilleur ami était mort, j'avais perdu la carte postale et mes muscles me brûlaient. On a déposé le corps et les affaires de Simon dans un nid de salamandres. Aucun discours, aucune prière. Rien que le crépitement du feu dans le silence pesant de la nuit. Aucune étoile non plus. La seule lueur provenant du cadavre rongé par les flammes des reptiles, et projetant des ombres grimaçantes sur le sable. Après l'attaque des sillonneurs, sa plaie s'était infectée. Malgré les baumes et les onguents, on n'avait pas réussi à stopper la gangrène. Il nous avait plus d'une fois suppliés de l'abandonner mais on n'avait pas pu s'y résoudre. Finalement, il avait profité de la nuit pour avaler du venin d'aspic. Au petit matin, il était devenu aussi froid et rigide qu'une pierre. Il n'a pas laissé de lettre. Il n'a rien dit. Mais au fond de moi je sais qu'il ne nous en voulait pas. Il avait juste préféré partir devant.

Nous avons longtemps marché. Laisant défiler les sabliers, les dunes, les rotations, et une moisson était déjà passée. Evitant les populations, contournant les campements pour ne rester qu'entre nous. Moi, Camille et Mani. Rien que nous trois. Puis le paysage s'est fait moins répétitif. Le sable devenant terre, puis gravier. Les dunes se changeant en rochers, puis en plateaux. Au loin, des montagnes nous saluaient. Nous aussi nous avons changé. Au fil du temps, nos gestes plus assurés, nos voix moins enraillées, les cœurs cicatrisés, nous avons recommencé à parler. Pas grand-chose au début. Un mot. Une attention. « Ca va ? » « Attends je vais t'aider. » « J'espère qu'il pleuvra demain. » « Tu as vu ce nuage ? » « Oui on dirait un de ces animaux qui vivent dans l'eau ! » « Tu te souviens des histoires de Simon

sur les sirènes ? » « Il s'était bien foutu de nous ! ». Elle a ri. Un vrai rire. Un de ceux qui vous dresse les poils et vous donne envie de faire n'importe quoi.

« Tu sais ? Il paraît qu'avant, les salamandres étaient des animaux marins. »

_ N'importe quoi !

_ Mais si ! C'est le doyen qui l'a dit ! Même qu'elles étaient de toutes les couleurs.

_ D'ailleurs, ça me rappelle une histoire. Figurez-vous que certaines bêtes de l'eau étaient mi-femmes, mi-animaux.

_ Ah bon ? »

Une fois de plus, Simon a réussi à captiver son auditoire. En tant que conteur, il avait toujours une histoire à raconter. Une anecdote rapportée par un voyageur, un conte piqué au Doyen, des légendes d'ici et d'ailleurs.

« Ouais. Et on les appelait les sirènes. »

Je m'assois et Camille vient me rejoindre, les yeux pleins de malice. Ecouter notre ami est un vrai plaisir. On oublie alors la chaleur et la soif.

« Il paraît que les sirènes étaient des monstres sanguinaires et mangeaient les marins ! » s'exclame Simon. Pendant qu'il développe son récit en mimant de grands gestes, je jette quelques regards discrets à côté de moi. Comme toujours, Camille est émerveillée.

Simon prend alors son air le plus mystérieux :

« Les sirènes étaient mi-femmes, mi-poissons mais on les disait plus belles que la plus belle des femmes. Leur beauté n'avait d'égal que celle de l'océan scintillant dans lequel elles vivaient. Mais ceci, peu de marins purent le confirmer. Car personne n'est jamais revenu en un seul morceau du pays des sirènes.

_ Enorme ! La suite la suite ! » Camille trépigne, me donnant des coups de coude. Frisson. Elle est si jolie Camille. Je secoue la tête et reviens à l'histoire. Simon continue, se rapprochant de plus en plus de nous, comme pour nous mettre dans la confidence.

« Le marin, ensorcelé par le chant de la sirène, s'approcha du bastingage et... »
Nous sommes en suspens. Simon n'est alors plus qu'à une tête de chacun de nous. Il nous regarde tour à tour, et bondit sur nous en criant comme un dément. Je hurle tellement fort que j'en ai les tympans qui vibrent. A côté de moi, Camille n'est pas plus fière. Le choc passé, nous nous relevons pour constater que notre ami se tord de rire. Camille est sur le point de s'énerver mais je ne peux m'empêcher de rire aussi. Alors elle se laisse aller à la bonne humeur.

Ce souvenir revigorant fit écho à un autre, puis encore un autre. Les dunes défilaient sous nos pas sans qu'on ne s'en rende compte. La fatigue avait quitté nos corps pour laisser la place à autre chose. Une force. Une énergie sans limite qui nous portait plus qu'elle ne nous poussait. Et puis un jour, le ciel se fit beaucoup plus sombre. Des nuages s'accumulèrent au-dessus de nos têtes, nous offrant une averse des plus surprenantes. L'orage grondait à nous percer les tympans et le vent soufflait si fort. J'avais l'impression que si j'ouvrais les bras, je m'envolerais aussitôt. La pluie s'arrêta aussi soudainement qu'elle avait débuté. Nous fîmes une pause pour contempler les arcs-en-ciel. Mani se lova dans un trou que j'avais fait pour elle et son corps incandescent nous réchauffa peu à peu. Camille avait l'air heureux. Elle regardait le ciel, suçotant la pointe de ses cheveux mouillés. Je souris :

« Camille ?

_ Oui ?

_ Tu veux bien faire quelque chose pour moi ? »

Elle se tourna vers moi, une expression sérieuse sur le visage, et acquiesça.

On n'avait pas besoin de grand-chose pour faire ça. Camille déboutonna ma chemise et la laissa glisser sur mon dos. Je frissonnai en sentant la caresse de ses mains sur mon torse. Elle se pencha sur moi et glissa à mon oreille un apaisant « Joyeux Anniversaire Gabriel ». Puis, sous l'œil bienveillant de Mani, les muscles tendus, elle s'activa, gravant toujours plus profondément le souvenir de cette nuit. Je ne suis pas parvenu à trouver le sommeil. Camille à mes côtés, dormait profondément. Le coin des lèvres légèrement relevé. Comme un sourire. J'ouvris ma chemise pour admirer la marque qu'elle avait laissée sur mon cœur. C'était encore

douloureux mais la cicatrice me donnerait la force de continuer.

Je m'appelle Gabriel, j'ai trente moissons, et je jure que je traquerai l'eau sans relâche. Je le jure sur la salamandre tatouée sur mon cœur. Et quand je l'aurai trouvée, j'en boirai jusqu'à m'en brûler la gorge. Jusqu'à m'en brûler les yeux. Et alors j'aurai peut-être le courage de prononcer ces mots : « Camille, je t'aime ».

Les inconnus du manoir

Nathalie Betron

Des mains usées par le temps tiennent une photo. Ces mains appartiennent à une femme prénommée Kathy. Ces mains qui agrippent la photo tremblent suite à la découverte d'un portrait de femme. En examinant l'image, Kathy reconnaît sa fille mystérieusement disparue dans d'étranges circonstances. Pourtant, cette photographie lui est étrangère. Kathy n'est pas la personne qui a pris ce portrait. Troublée, ses mains ne s'arrêtent pas de trembler quand soudain elle remarque son sac ouvert.

Elle aperçoit son portefeuille qui dépasse. Son portefeuille se distingue des autres objets contenus dans son sac par sa couleur. Il est d'un rouge vif. Il contient des photographies, des cartes de toutes sortes. Kathy tenant toujours la photo veut atteindre de sa main droite son portefeuille. Ce portefeuille est un cadeau précieux. Kathy repense à la photographie que je lui ai donnée. Je lui raconte que je l'ai trouvée dans le manoir de mes hôtes. Dans le cadre de mon travail, j'ai été amenée à écrire un article sur la région. Je dois mettre en avant les charmes du manoir pour un magazine qui vante, chaque mois, une région touristique avec ses belles maisons et son paysage magnifique. A cette occasion, je loge dans le manoir. Les propriétaires sont un couple sympathique dans la cinquantaine. Le mari est entrepreneur et son épouse possède une belle librairie dans le village avoisinant le château. Le portrait pris en photographie se trouvait abandonné là, par terre, sans que personne ne s'en soucie. Alors je l'ai pris et ai établi tout de suite la ressemblance avec la fille disparue de mon amie Kathy ; en particulier, j'ai reconnu sa manière de se vêtir. Les mains ridées de Kathy aiment le contact avec les deux objets si précieux à son cœur.

En revenant de chez Kathy, je conduis prudemment quand soudain, devant moi, un panneau triangulaire apparaît. Ce panneau me signale que je risque de tomber dans l'eau. Pourtant, je suis loin du bord de mer. La route est calme ; il n'y a pas de voiture. Je me retrouve seule devant cet avertissement. Je suis déjà passée par-là et ce panneau n'y était pas. J'en suis sûre. Je m'arrête, stupéfaite. Je reprends alors mes esprits et décide de rentrer au manoir. J'étais loin de me douter, qu'il m'arriverait une telle aventure. Je songeais alors que ce voyage, loin des bruits de la ville, loin de chez moi, me serait bénéfique. J'entends encore les paroles réconfortantes de mon chef : « Ce séjour te remontera le moral, Audrey ! » Avant ma venue dans cette région, je me suis brouillée avec ma famille au sujet de Frédéric, mon nouvel ami. Cette dispute a pris des dimensions disproportionnées. Je suis triste. Parce que Frédéric a quitté son travail où il ne se plaisait pas, mes parents l'ont critiqué : « On ne part pas sur un coup de tête. Par ces temps difficiles, on ne peut être certain de retrouver un travail ! ».

Je suis un peu angoissée car mes hôtes - Monsieur et Madame Clifford - vont rentrer tard ce soir. Je décide alors d'aller me reposer dans la chambre qu'on m'a attribuée. Maintenant, je m'interroge : la photographie et le manoir où je loge ont un lien. Mais, lequel ? Le calme règne jusqu'à ce que la météo en décide autrement. Quel drôle de temps aujourd'hui ! Pourquoi ai-je accepté de venir séjourner dans cette immense demeure ? L'atmosphère est pesante. J'entends des portes claquer. Je suis seule dans cette maison froide et humide. Le spectacle au dehors est grandiose. Les éclairs rendent le paysage presque irréel. Le tonnerre ne fait qu'accentuer cette atmosphère étrange. Je m'imagine être dans une maison hantée. L'ambiance est telle que j'entends des bruits de pas venant du rez-de-chaussée. Un souffle d'air glacé me fait frissonner tout à coup. Des murmures se font entendre. J'entrouvre très lentement la porte de ma chambre. Une musique ressemblant à du jazz s'ajoute au retentissement du tonnerre.

En bas des escaliers, j'entrevois des formes jusqu'à apercevoir une foule de gens. Au premier abord, je pense qu'il s'agit de voisins qui, poussés par la curiosité, sont

arrivés à s'introduire à l'intérieur du manoir. Peut-être que la musique et les bruits les auraient attirés là ou bien, ils espèrent, sans doute, voir Monsieur et Madame Clifford. La porte d'entrée est peut-être ouverte ? Une personne s'approche de moi. Je commence à paniquer. Que dois-je faire ? Dois-je rester ou m'enfuir ? Je décide d'aller au devant de mes frayeurs. Je respire lentement. Pourquoi aurais-je peur après tout ? L'homme qui s'avance vers moi n'a pas l'air menaçant. Après un laps de temps indéfini, je décide de lui adresser la parole. Je fais comme si j'étais conviée à ce banquet. Ces gens sont-ils des revenants ? S'agit-il de personnes qui sont mortes depuis longtemps ? Leur tenue vestimentaire des années folles laisse planer un doute. Peut-être s'agit-il d'une fête portant sur un thème. J'entends un groupe converser à propos d'un roman qui les a enthousiasmés. Le roman raconte l'histoire d'une pauvre orpheline engagée comme gouvernante chez un homme austère. Je devine qu'il doit s'agir ici de *Jane Eyre* de Charlotte Brönte. Je m'approche dans la veine espérance de pouvoir participer à cette discussion. L'une de ces personnes m'invite à disserter sur les écrivains anglais du dix-neuvième siècle. Au bout d'un moment, il me dit : « Dans l'une de ses soirées au manoir, j'ai rencontré une charmante jeune femme. J'espère la revoir mais je ne connais pas son adresse. Je suis inquiet car personne n'a pu me fournir de renseignement, ni même une piste où je pourrais la retrouver ». Oubliant avoir à faire à un être mystérieux, j'ai songé soudainement à la photographie que mon amie Kathy avait rangée précieusement dans son portefeuille. Je demande alors à cet homme de me donner son adresse e-mail pour l'aider dans sa quête désespérée et pour, plus tard, lui montrer la photographie de la jeune femme, afin de vérifier si ce n'est pas cette même personne qu'il recherche ardemment. Après un temps d'hésitation, il avoue ne pas comprendre, clairement, l'expression bizarre que je viens de prononcer. Aucun d'entre eux n'arrive à expliquer ce mot comme si j'avais inventé de toutes pièces un nouveau vocabulaire. J'en conclus alors qu'ils appartiennent à une autre ère.

Je suis persuadée, à cet instant, d'être entourée de fantômes n'ayant pas compris qu'ils ne font plus partie du monde des vivants. Je formule alors une question paraissant au premier abord étrange : « En quelle année sommes-nous ? » - « 1920 » me répond l'un d'eux. Sur une grande table de la vaste pièce de réception

se trouvent des mets de toutes sortes. Je leur propose de goûter des gâteaux. Ils se servent. Je les observe. Ils ont l'air d'apprécier ce qu'ils mangent. Je suis perplexe. Comment des revenants n'ayant plus de corps solides peuvent avaler de vrais mets ? Moi-même, je me suis régalée. Après s'être servis copieusement, les étranges convives de ce banquet me fixent de leurs regards interrogateurs. Je ne sais pas comment je dois réagir face à une telle situation. Un coup de tonnerre me fait sursauter. L'instant d'après, le banquet et les invités ont disparu. « Je suis sauvée ! » me dis-je. Abasourdie, je vais me coucher. Le lendemain matin, je sors et m'aventure à pied dans la campagne. La pluie a cessé de tomber. Les nuages se dispersent de plus en plus dans le ciel formant une sorte de ballet. Le soleil perce enfin ses premiers rayons. Le calme est revenu. Au bout du chemin, je me retrouve sur une plage. En moins d'une heure de marche, je perçois les bruits de la mer raisonner dans mes oreilles. Je m'imprègne de l'air vivifiant. La plage la plus proche du manoir est à environ deux cents kilomètres normalement. Comment expliquer ce phénomène ? Je suis là comme si j'avais été transportée, en un bref instant, dans une autre dimension. Quelle n'a pas été ma stupeur de voir une jeune femme ressemblant trait pour trait à Delphine, la fille de Kathy ou, plus exactement, au portrait de la photographie. Elle est couverte du même manteau. La fille s'arrête en me regardant fixement. Après un temps incertain, bercée par les vagues, je perçois distinctement le son de sa voix. Elle m'appelle. Des empreintes de pas sur le sable me suggèrent que Delphine n'est peut-être pas une apparition. Pourtant, je ne peux apporter aucune explication rationnelle à ce qui m'arrive. Entre temps, j'ai du m'endormir car la fille est partie et m'a laissée seule sur cette plage déserte. Un instant passe et je m'aperçois que je suis à nouveau dans le manoir, avachie sur un fauteuil du salon où un feu de cheminée crépite. Était-ce un rêve ?

Troublée, je rends visite à mon amie Kathy. Je suis stupéfaite de voir la jeune femme de la photographie m'ouvrir la porte. Kathy est là aussi, radieuse. Elle me confirme qu'il s'agit bien de sa fille, Delphine. La jeune femme me raconte alors son histoire : « En vacances au bord de la mer avec des amis, j'ai rencontré un couple charmant qui disait posséder un manoir dans les environs. Ils m'ont conviée à l'une de leurs soirées. Les convives semblaient venir d'un autre temps. Le lendemain matin, j'ai reçu un coup sur la tête alors que je me promenais dans la campagne et

puis, le trou noir. Quand je suis revenue à moi, j'étais dans une chambre d'hôpital et je ne savais plus qui j'étais, ni même où j'habitais. J'étais amnésique. Le couple que j'avais rencontré avant mon amnésie m'avait trouvée inerte. Une infirmière me l'a expliqué. Ce couple m'a accueillie chez eux suite à mon hospitalisation. La photographie où je suis avec mon manteau été prise par eux. A ce moment, j'essayais de reconstituer le puzzle de ma mémoire. Mes souvenirs revinrent peu à peu. Par la suite, j'ai trouvé un emploi de vendeuse dans une boutique de prêt à porter et depuis peu, je loge dans un studio. Ce matin, j'ai cru t'apercevoir sur la plage. Là, je me suis rappelé de tout, de ma mère, de toi. Je t'ai appelée, espérant que c'était toi. Ensuite, je suis partie en pensant que je m'étais trompée de personne. ». Un an a passé depuis la disparition de Delphine. Je me réjouis que Kathy ait retrouvé sa fille saine et sauve. Maintenant, je peux établir le lien entre la photographie et la demeure fantomatique. Sur ces entrefaites, je passe le reste de ma journée au manoir. Affalée sur un canapé devant la cheminée, je m'apprête à écrire mon article. Les heures tournent et Monsieur et Madame Clifford ne sont toujours pas rentrés.

Le fantôme avec lequel j'ai conversé la veille au soir apparaît ainsi que ses amis. Ils me regardent étrangement. Sûrement, pensent-ils que je me suis moquée d'eux en employant des termes de mon invention. Ils commencent à me faire peur avec leur regard menaçant. A ce moment, j'ai songé à me sauver de cette situation embarrassante. Aussi, je me suis résolue à prendre rapidement mes affaires dans la chambre et à partir d'ici sans jamais me retourner. Je téléphonerai plus tard à mes hôtes pour leur expliquer la situation et les remercier de leur hospitalité. L'atmosphère de cette demeure étant devenue déplaisante, je me suis demandée : « Suis-je la bienvenue ici ? ».

Ecoute-moi

Saïd Bouguerra

Prologue

- T'as un peu de sous ?

A 17 ans, j'ai réalisé que l'appartement familial dépendait d'un régime bolchévique. Quand j'ai la flemme, je donne ma carte. Ah la carte ! La plus belle invention qui soit avec l'Okonomiyaki¹. Que tu es belle ma belle ! Ce jour là, j'en avais besoin donc je suis sorti retirer de l'argent.

Je marchais dans la rue. Un mec courait pour rattraper son bus, il m'a bousculé. Je suis tombé sur la devanture d'un magasin de tableaux et je l'ai cassée. Ce n'était pas ma faute, la caméra de surveillance en attestait, les passants aussi et pourtant... Le procureur a même requis 15 jours de sursis et 600 euros d'amende. Finalement, on m'a délesté de 200 euros à titre de dommage et intérêts et on m'a collé 10 heures de T.I.G.

C'est comme ça que je me suis retrouvé dans cette maison de retraite à faire la conversation à cette mamie...

1

Le réveil sonne, je suis dégouté. On est samedi matin. Je n'ai pas cours, je ne travaille pas mais je dois être à neuf heures à la résidence Mathusalem. J'ai rencard avec Justine, une femme d'expérience. Je ne sais rien d'elle si ce n'est qu'elle a soixante-dix ans...

Y'a moins de monde dans le métro le samedi matin. Les lycéens vont au lycée, les étudiants vont travailler et les autres... Je ne vais pas me forcer ! Je ne veux pas y aller, alors je ne vais pas me prendre la tête à vous raconter ce que je vois et à décrire les lieux et les personnages que je croise... On va rentrer directement dans le vif du sujet. Je suis arrivé, on m'a présenté Justine et ça commence !

¹ Spécialité japonaise.

Une dame en fauteuil roulant qui reste assise toute la journée à regarder la tour Eiffel par la fenêtre.

- Bonjour Madame, euh Justine euh Madame.
- C'est qui Justine ?
- Ben c'est vous.
- Ah bon ?!

Ok...

- Je m'appelle Ma...
- Julien ? C'est toi mon fils ?
- Non madame moi c'est Mal...
- Qui êtes-vous ?!
- Je suis la personne qui vient vous faire la conversation.
- Tu t'occuperas bien de la pelouse Ahmed. Nous partons voir le discours

du Général De Gaulle à Mostaganem.

Je vais voir l'infirmière en chef.

- Vous m'avez collé une Alzheimer ?!
- C'est quoi le problème ?
- Vous n'avez pas une petite idée ?
- Non jeune homme.
- Sûr ?
- Sûr !

Je la regarde droit des les yeux d'un air désabusé. Elle sait forcément où je veux en venir et joue la plus fine. Une heure par semaine pendant dix semaines...

Je retourne voir Justine, elle n'a pas bougé d'un millimètre.

- Tu es beau Ahmed. Quel âge as-tu ? 17, 18 ans ?
- Vingt-cinq ans Madame.
- Tu as bien grandi. Tiens, prends.

Elle me tend quelque chose le poing fermé. Je le récupère. Un billet de vingt euros.

Je ne peux déceimment pas le garder. Je lui glisse discrètement dans la poche de son gilet. Je regarde de droite à gauche au cas où l'on me prendrait pour un voleur.

Je m'assois face à elle, elle me sourit.

Je souris.

- Raconte-moi une histoire, me dit-elle.

- C'est l'histoire d'un roi amoureux de sa reine...
- Qui est amoureux de la reine ?!
- Ben le roi !
- Quoi le roi ?
- Ben il est amoureux de sa reine !
- Ah !

Elle tourne la tête pour observer de nouveau la tour Eiffel. Il est dix heures de toute façon. Je me lève.

- Au revoir Ahmed.
- Au revoir Justine.

Elle ne comprend rien de ce que je dis...

Pourquoi me prendre la tête ? Autant lui raconter ce dont j'ai envie sur le moment sans réfléchir. Pleins de bêtise que je ne raconte à personne, mes anecdotes présentes et passées. Mes cheminements dans l'écriture... En espérant l'intéresser un peu quand même...

2

Je suis arrivé à neuf heures pile et on me balance comme ça que Justine est avec le kiné ! Je peux avoir rendez-vous avec un top model, jouer une finale avec mon équipe ou partir avec des copains en week-end à Barcelone, personne ne s'en préoccupe. Ils doivent savoir qu'en réalité je souffre de célibat chronique, que j'ai arrêté le rugby il y a cinq ans maintenant et que la moitié de mes potes sont papas. En attendant, je suis dans le jardin d'une maison de retraite, je bois un café qui a été préparé en 1945 et j'attends qu'une mamie finisse ses soins pour lui raconter ma vie.

- T'as du feu ?
- Non.

Il a la quarantaine, des cheveux mi-longs blonds. Il porte un uniforme marron et des chaussures de sécurité. Ca doit être un agent technique.

- T'es le gars qui vient parler aux vieux ?
- Ouais !

La conversation du siècle... Il vient s'asseoir à côté de moi.

Je l'observe du coin de l'œil, il en fait de même. Il a un œil de chat! Cela me

surprend, il s'en aperçoit.

Il sourit.

- La veille de l'accouchement ma mère a croisé un chat noir.
- Et ?
- Elle était enceinte de moi.
- Et ?
- Ben c'est pour ça que j'ai un œil de chat.

Je me passe la main dans les cheveux et tourne la tête. Sans déconner...

- T'as du feu ?
- Non je n'fume pas !
- Ah oui, c'est vrai !

Il sourit.

Entre l'infirmière en chef qui me prend pour un imbécile, Justine qui ne se rappelle rien et Danny le dingue (oui parce qu'il s'appelle Daniel, c'est écrit sur son badge), je suis gâté.

- Ca te fout les jetons ?
- Quoi ?
- Mon œil.
- C'est surprenant, c'est tout.

Je me fiche de son œil ! C'est lui qui est flippant. Il a dû tuer dans le passé et conserve les armes dans son local.

- T'as du feu ?
- Non !

Il m'agace à la fin.

Je me lève et me dirige vers le hall. Je me demande si ce n'est pas une caméra cachée. Je me retourne. Il me sourit encore avec son regard d'ahuri. A peine rentré, je tombe nez à nez avec l'infirmière en chef.

- Elle vous attend depuis cinq minutes ! Hurle-t-elle.
- Je l'attends depuis une heure.
- Vous faisiez quoi ?
- Je parlais avec Daniel.
- Daniel ?
- L'agent technique sorti tout droit d'un conte de Maupassant.

Elle secoue la tête et me pousse vers la chambre.

Je veux écrire sur la beauté de Paris, écrire de belles histoires. J'ai envie d'être léger et profond à la fois. Je veux faire rire, je veux émouvoir. Je veux écrire comme écouter une super chanson. Ca ne veut rien dire ? Et alors ! Je fais ce que je veux, j'écris ce que je veux, c'est moi qui fixe les règles!

Je m'assois. Elle ne m'écoute pas. Elle regarde la Dame de fer. Tant pis !

Je n'aime pas faire les choses par contraintes. Mange ! Dors ! Etudie ! Ecris !

C'est ce que j'aime dans l'écriture. Pas de contraintes, pas de prises de tête... Je ne vais pas me disputer avec mon stylo. Je dois boucler My Special Someone et attaquer Belle-Ile-en-Mer... Mes pensées vont vers eux... Et vers les autres que je n'ai pu finir par manque de temps, d'envie mais jamais d'inspiration.

3

Je ne sais pas jouer de guitare et c'est un problème. C'est ce que je me suis dis en regardant des photos « de quand j'avais 14 ans »... Ces mains... Je n'aime pas ces mains. Je les trouve pas belles non pas parce que, effectivement je les trouve pas belles mais parce que, plus je les regarde, plus elles m'énervent. Elles m'énervent. J'ai acheté une guitare au printemps dernier. Je m'étais dis que ce serait sympa d'apprendre. Je n'ai pas commencé. Elle me regarde, me supplie : « joue avec moi, joue avec moi » Je ne peux pas ma belle ! A ce rythme, elle va finir comme Chamade qui m'attend depuis trois ans sur le parking. Elle était heureuse avec Karim. Moi je la délaisse, je n'ai pas besoin d'elle.

Je sais qu'elle souffre. L'été dernier je me suis décidé à changer sa batterie. Je voulais faire un tour durant la saison où il y a des places pour se garer dans Paris. Lorsque j'ai soulevé le capot, j'ai été partagé entre consternation et incrédulité : j'y ai retrouvé des morceaux de pain. Lorsque j'en ai parlé à mon pote Ludo qui est garagiste juste pour le faire rire, il m'a répondu laconiquement : « c'est les chats » ! La vision m'a dégouté !

Après me l'avoir accordée, le vendeur me la tend. J'ai du trouvé une excuse bidon.

- Non, c'est pour un cadeau.

Il acquiesce et j'en rajoute une couche :

- C'est pour un enfant, il démarre.

Il acquiesce de nouveau.

Quatorze ans... Le temps est passé si vite. On aimait bien se poser sur les quais à la sortie des cours. On sortait nos gros Walkman de dix kilos, on mangeait le chocolat qu'Alain piquait au supermarché et on était content.

Lucie faisait la belle avec son portable qui à l'époque pesait aussi dix kilos. Personne n'en avait. Le jour où elle l'a sorti la première fois pour répondre à sa mère (en même temps, à qui voulez-vous qu'elle réponde ?), j'ai eu la honte de ma vie.

En effet, quelques jours plus tôt, je lui avais montré mon bipper histoire de l'impressionner.

J'ai eu mon premier portable l'année suivante. Je me disais que ce serait plus facile avec les filles. J'avais entendu cette bêtise à la télé.

- Mais qu'est-ce qu'il raconte celui-là ?

Je l'observe. Je me dis que décidément je n'ai rien à faire ici. Encore sept semaines...

4

Elle est là, à regarder sans cesse et toujours la tour Eiffel. Je devrais la ramener à la maison ; elle en prendrait pleins les yeux. C'est super de vivre au 16^{ème} étage...

Je m'assois et entame mon soliloque.

J'en ai fini avec My Special Someone. J'en suis au stade où je corrige mes fautes. C'est un récit court, 65 pages au format Time New Roman 12. Je n'arrive pas à écrire plus. Y'a que Master and Next (fil rouge de ma vie) qui je pense atteindra les huit-cent pages. Plus ou moins. Je ne suis ne pas spécialement fan des titres anglais ; y'en a eu que deux.

Lucie m'a téléphoné. C'est la première personne à qui j'ai fait lire. Elle ne supportait pas ce que je j'avais fait à Ludwig. Si ça se trouve, elle est aussi barrée que moi. Faut dire que ça tourne pas rond dans ma tête. J'ai été jusqu'à écrire l'histoire de Patrick Anderson. Un pingouin fan de hockey sur glace empêchant la fonte des glaces (un lobby français avait fait le coup). Je n'ai jamais fini « Du chocolat sur la banquise »... Elle m'avait demandé pourquoi Patrick ? Et pourquoi pas ? La vérité c'est que pingouin se dit batrick en arabe et que ce jeu de mot minable m'amusait.

Patrick El Batrick...

Mon style a un peu évolué depuis « ma vie, mon monde et toi ». Ca fait cinq ans maintenant. A l'époque, je ne m'étais pas embarrassé avec la forme. Une fille m'a dit que j'y avais déballé mes sentiments en vrac. En vrac mais avec beaucoup de soin. J'avais trouvé cela très joli et ça m'avait fait bien plaisir. A l'époque, je pensais avoir écrit le truc sympa et touchant et que j'allais faire un carton avec...

Je suis particulièrement fier de « My Special Someone » car j'ai écrit une belle histoire alors que ce n'était pas programmé. J'ai été fortement inspiré mais cette histoire n'appartient qu'à moi. Je puise beaucoup chez moi et si certains de mes personnages n'ont rien en commun avec moi, ils sont ce que j'aimerais être. Je m'inspire également énormément des autres. Julien m'avait réclamé des droits d'auteur... J'utilise ce que les gens n'exploitent pas et j'en fais quelque chose.

En revanche et c'est ça qui est bizarre, c'est que si je venais à devenir une source d'inspiration pour un autre, je trouverais cela déroutant. Un peu comme si ce n'était pas ma place.

Une histoire d'amour simple mais la simplicité racontée peut devenir belle, grande, forte, en un mot « exceptionnelle ». Une histoire d'amour entre Ludwig et Madison. Deux enfants qui ne savent pas comment devenir adulte et qui décident d'essayer ensemble.

L'amour... C'est-ce qui nous consume tous. « Mais qui sans amour existe » ? Disait Serge...

Voilà ce que je dis à la femme de ma vie :

« Où es-tu ? Où es-tu ? Où te caches-tu ? Paris n'est pas si vaste que cela ; c'est ici qu'est ma vie. Pourquoi ne t'ai-je pas encore trouvée ? Je sais, je sens que je serai le meilleur des hommes à tes côtés. Jour après jour, je m'occuperai de toi comme tu t'occuperas de moi. Avant même l'idée que nous nous accomplissions à deux, je souhaite m'accomplir seul à travers toi. C'est mon bonheur qui est en jeu. Cela peut paraître égoïste mais mon bonheur passe par le tien ; c'est un échange de bon procédé. Je te protégerai, te ferai rire, cuisinerai pour toi, écrirai pour toi, t'emmènerai là où les autres ne vont pas et t'offrirai des moments de joie uniques ».

- Comment s'appelle-t-elle ?
- Qui donc ?
- La femme de ta vie mon fils.

- Chimère.

5

Belle Ile en Mer. J'ai eu cette idée en me baladant sur la plage de Miyajima².
Ca me rappelait la Bretagne que j'avais visitée étant gamin.

Une jolie plage à marée basse. Mes baskets sont trempées et pleines de sable mais je m'en fiche, je suis heureux. Mon ombre paraît moins grosse que moi ; tant mieux, je suis heureux.

Les bateaux de pêcheurs, les enfants en ciré jaune ramassant les coquillages, les couples rejoignant Hiroshima à bord du ferry et moi. Un gars simplement de passage. Il y a lui et les autres, les résidants.

Il me fallait un endroit plus parlant que l'empire du soleil levant. Si Miyajima me rappelait la Bretagne, qu'à cela ne tienne. Je trouvais le titre sympa qui plus est.

Ca ne me dérange pas de lâcher un sérial killer dans Belle-Île ; c'est juste que Miyajima, on n'y touche pas. Si j'aime on n'y touche pas et cette explication suffit comme ça. L'auteur à tous les droits.

- Tu veux me tuer ?
- Mais non enfin !
- Tu dis que t'es un tueur !
- Non, je raconte simplement l'histoire d'un tueur.
- On n'a pas idée de dire des horreurs pareilles !

6

Samedi soir je bossais sur Belle-Ile. J'ai fait un break pour aller acheter des vivres. Je suis rentré que trois heures plus tard. J'ai croisé Jamel et Alex. Y'a pas un soir où je croise pas mes voisins qui tiennent les murs du hall. Y'en a certains qui me donnent envie de les tenir avec eux. C'est sympa de passer une soirée à la cité. Ca me rappelle le temps où j'y passais tout mon temps libre. A l'époque, j'avais pas le choix, y'avait rien d'autre à faire. On a déterré de vieux souvenirs, évoqué nos regrets...

Jamel avait volé le carnet de notes de la maitresse en CM1. Il avait augmenté les notes de tous ses potes. Elle s'en est aperçue car il avait en plus baissé celles des

² Ile de la baie d'Hiroshima.

gars qu'il aimait pas. Elle a pris à partie toute la classe. Lorsqu'elle a vu la panique dans les yeux d'Enzo, qui était dans la confidence, elle s'est acharnée sur lui. Il a fini par parler. Elle était surprise par le plan imaginé par Jamel, a félicité sa témérité et l'a puni jusqu'à la fin de l'année. Il avait 50 lignes à rendre tous les lundis.

On s'est marré lorsqu'on s'est souvenu de la gifle phénoménale qu'avait infligée Mister Andrews, à Mamadou. En fait, c'était pas une gifle mais une anesthésie locale de la joue. On était en quatrième. Il avait enfin compris pourquoi à chaque fois qu'il nous passait un film, la télé s'affolait toute seule. Il était tellement stupide qu'un jour il s'était signé craignant la présence d'un fantôme dans la classe. En vérité, c'était juste Mamadou qui utilisait sa télécommande universelle. Karine dont les parents étaient à la FCPE a hurlé son indignation. Après le cours, elle a négocié la moyenne pour toute la classe pour la note du trimestre.

Ce temps béni est révolu. L'insouciance est un trésor inestimable. L'argent, l'amour, le temps qui passe trop vite, autant de concepts qui ne me concernaient pas.

- Tu veux de l'argent ? Va donc tondre la pelouse !
- C'est déjà fait.
- Tiens, prends.

Je remets le billet dans son gilet.

7

L'enquête de Mickaël piétine ; on a d'ailleurs failli lui retirer. Presque deux ans se sont écoulés depuis son arrivé à Belle-Ile. Le tueur n'a plus fait parler de lui depuis plusieurs mois. La peur s'estompe peu à peu. Mickaël passe des journées entières à éplucher les rapports, à refaire le trajet des victimes en quête d'un quelconque indice sombrant peu à peu dans une espèce d'obsession synonyme de folie. Pourtant, il était à deux doigts. Une des victimes avait survécu. Transportée à l'hôpital, elle était surveillée jour et nuit. Elle a été tuée dans son lit et les gendarmes chargés de sa surveillance ont été retrouvés abattus à quelques mètres de la gendarmerie. Le mystère demeure entier.

- C'est de ça que vous lui parlez ? !

Sérieusement ses joues méritent de rencontrer Mister Andrews...

- C'est quoi votre problème ?

- Pas sur ce ton là jeune homme !
- Jeune homme ? On a quasiment le même âge.
- Surveillez votre langage.

Elle disparaît.

J'aimerais comprendre comment elle fait pour apparaître comme ça sans que je m'en aperçoive.

- Continue !
- Oui Justine ?
- Ton Mickaël ! Il devient quoi ?
- Quelle surprise ! Je poursuis.

J'ai l'impression d'être arrivé au bout d'un cycle. J'ai bien envie de faire une ellipse temporelle afin de retrouver un Mickaël plus mûr, la quarantaine, père de famille et ayant quitté la police. Une belle situation et la carte de crédit qui va avec. J'aimerais le confronter à nouveau à la bête de Guedel mais dans un contexte différent. Un civil cherchant à se réconcilier avec son passé ; en quête de rédemption ; pour toutes celles qu'il n'a pas pu sauver et pour toutes celles qu'il doit protéger.

C'est vraiment différent de ce que je fais habituellement. J'avais fait une fausse autobiographie, je m'étais essayé à la science fiction, à la comédie dramatique... Je pense mes histoires comme des films. Y'a des moments où je deviens le personnage. Je parle tout seul, mime, grimace, pleure et retourne écrire.

- Tu écris quoi ?
- Des livres.
- Oui mais pourquoi ?
- Parce qu'il le faut.
- C'est comme ça que tu gagnes ta croute ?
- Non.
- Eh ben alors ?
- Pourquoi regardez-vous tout le temps la tour Eiffel ?
- Parce qu'elle est belle.
- Moi je veux être beau...

8

Ca fait bientôt deux mois que je viens ainsi raconter ma vie. A chaque fois, je fais en sorte de ne pas m'attarder sur les autres pensionnaires. Je n'ai pas trop envie qu'ils me cassent le moral.

Je sors du métro et sur qui je tombe ? Je décide de l'aborder spontanément. Sans mentir, ça me fait plaisir de le voir. Ca me rappelle mon adolescence et tous les bons moments qui y sont liés.

- Bonjour Mister Andrews.

Il me jette un regard noir.

- C'est moi M...

- Je sais qui vous êtes, coupe-t-il.

- Bon ben excusez-moi. Bonne journée.

Je m'apprête à reprendre ma route lorsqu'il me lance :

- Vous n'avez rien d'autre à faire que de trainer dans la rue à cette heure ?

8h46, samedi matin...

C'est bizarre ! Dix ans plus tard, il me déteste encore. J'étais bavard mais bosseur. C'est marrant, ceux auxquels il offrait généreusement son mépris avaient tous un point commun. Mais bon, on le lui rendait bien.

- I have to hold up a bank. See you³ !

Je ne prends même pas le temps d'écouter sa réponse et poursuis ma route. Arrivé à la maison de retraite, Justine est là à regarder la tour Eiffel. Aujourd'hui je n'ai pas envie de parler. Je me contente d'une balade dans le parc. Quand je l'a ramène, elle me lâche un « Merci Ahmed ».

Sur le chemin du métro, une question me turlupine :

Elle ne se rappelle jamais de rien mais se souvient que je m'appelle Ahmed...

9

Mickaël n'a pas coincé la bête de Guedel. Je me suis vraiment attaché à lui. C'est étrange, je le vois lutter sans cesse contre le cours des choses. Je sais quand il

³ Je dois braquer une banque. A la prochaine.

est dans la bonne direction, je sais quand il se fourvoie... J'en suis arrivé à un stade où ce petit monde évolue presque sans mon intervention. Lorsque je reviens à mon histoire après avoir totalement déconnecté, les choses vont de soit et tout s'imbrique tout seul... C'est une sensation étrange ; je ne suis pas fou ! Je reste conscient que ce n'est que de « l'imagination instantanée ». Il suffit de cliquer sur le bon bouton pour se retrouver face à un raz-de-marée... Lors de mes dernières vacances, je comptais terminer mes travaux en cours mais ce flot m'a emporté.

A peine rentré, sur quoi je tombe en regardant par la fenêtre ? Le ciel est saumon, Paris est magnifique et la tour clignote.

« On a pas besoin d'aller au bout du monde pour s'en mettre plein les yeux »⁴.

- Je vais faire encadrer la photo que j'avais prise ce jour là. Je vous l'offrirai la semaine prochaine.

- Tu vas me faire un cadeau ?

- Oui.

- Mais pourquoi ? Ne gaspille pas ton argent.

- J'ai envie de me faire plaisir.

10

Il pleut. Je viens de terminer ma dernière séance. Justine était un peu comme un psy... Je suis sous le porche, j'attends que la pluie se calme avant de repartir.

Je ne méritais pas cette condamnation. L'assurance a d'ailleurs remboursé la baie vitrée. Je n'ai pas compris où voulait en venir l'infirmière en chef. Au bout de quelques secondes, Justine oubliait que j'étais là. Je ne vois pas en quoi je lui ai été utile. Pourtant elle se rappelait que je m'appelais Ahmed. Au fond d'elle elle devait se rappeler et apprécier mes visites. J'aime à le penser.

- Bizarre...

- Vous vous attendiez à quoi ? Me demande l'infirmière qui fume sa clope à quelques mètres de moi.

Je ne l'avais pas remarquée. Comme d'habitude !

- Dans la vie vous voulez dire ?

Elle écrase son mégot.

⁴ C'est de moi.

- Imbécile !

Elle rentre à l'intérieur en fermant les yeux et en secouant la tête.

Je n'avais rien trouvé d'autre à dire pour couper cours à la discussion. Je n'avais aucune envie qu'elle transforme ça en une espèce de leçon de vie et qu'elle s'auto proclame oracle, sage ou un truc du genre. Ce n'était pas le cas. Les papiers étaient signés et je ne voulais plus entendre parler d'elle. Au fond de moi, je reste persuadé qu'elle l'a fait exprès. Je me demande comment elle aurait aimé que je réagisse... Quoi qu'il en soit, j'ai bien vu son regard lorsque Justine m'a remercié. Elle avait les boules. C'était quelques minutes auparavant. Je lui avais dit que nous en avions terminé. Elle m'a souri et m'a dit :

- Merci Ahmed.
- Je m'appelle Malik.
- Merci Malik.

Elle s'est retournée pour regarder sa tour Eiffel encadrée. Je suis parti là-dessus. Ca m'aurait vraiment dégouté si la seconde suivante, elle m'avait demandé qui j'étais.

Epilogue

Pas la peine de mentir, je ne reviendrai jamais voir Justine. C'est comme ça. En revanche, je ne l'oublierai jamais. Est-ce parce que je suis un éléphant ou bien parce qu'elle n'est pas quelqu'un que l'on oublie comme cela ? Je me fiche de la réponse ! C'est bizarre, pourquoi m'appelait-elle Ahmed ? Si ça se trouve, je ne suis pas le premier qui vient lui faire la conversation. Elle a peut-être côtoyé ce mec du temps où elle vivait en Algérie. De temps en temps, il venait lui tondre la pelouse. Si ça se trouve, il a emménagé dans sa maison lorsque Justine est venue vivre en France en 62. Si ça se trouve... Je ne sais rien d'elle.

Je suis bizarre. Parfois je dis des conneries et ça me fait réfléchir pendant un moment.

Je m'attends à quoi dans la vie ?

Y'a quelques temps je voulais devenir écrivain. Aujourd'hui je n'aspire plus qu'à me faire plaisir. En vérité, je rêve de devenir mon auteur préféré. Il y a du boulot mais histoire après histoire je m'en rapproche un peu plus.

En y réfléchissant bien, ce que j'aimerais, c'est que Mister Andrews me regarde droit

dans les yeux et me dise :

- Oui, je suis raciste !

- SYMBOLES SUR CANEVAS

Sylvain Foissey

Comme tous les soirs, Sandra s'était assise sur le large canapé vert, face à une télévision dont le bourdonnement ne semblait pas l'atteindre. Elle venait de se munir de son tambour à broder, dont les mâchoires s'étaient refermées sur la toile tendue comme une nappe, et paraissait littéralement absorbée. L'aiguille d'argent qu'elle tenait dans la main droite s'activait désormais, et, dans sa succession d'apparitions et de disparitions, contrastait avec l'immobilité de sa main gauche, où l'on pouvait voir briller un anneau d'or. Sandra avait découvert le point de croix grâce à une émission diffusée l'après-midi, et avait trouvé dans cette activité la paix intérieure dont elle avait besoin. Cette occupation, de son propre aveu, l'aidait à supporter plus facilement le départ de Jimmy, qui avait été appelé sur le front afghan, et dont une photo, posée sur l'étagère près de la télévision, tentait, tant bien que mal, de masquer l'absence.

Ainsi, pendant qu'à plusieurs milliers de kilomètres de distance, son mari quadrillait son secteur en prenant garde de ne pas se trouver sous le feu ennemi, ni à proximité de ce qu'on appelait pudiquement un EEI (engin explosif improvisé), Sandra se penchait sur sa grille. A côté d'elle, sur une petite table ronde, on pouvait lire ce texte de la journaliste Sophie Choussy, qui permettait de comprendre ce qu'elle devait ressentir en ces moments de pure magie créatrice : « Il faut toujours avoir une broderie à points comptés sur le feu... C'est un secret de bonne humeur, d'indépendance et de joie de vivre... La broderie rend plus doux les jours de peine, et plus lumineux les jours de pluie ; elle est une parenthèse de rêve dans notre vie, elle calme et laisse ce sentiment merveilleux de créer, donc d'être utile... Elle est un plaisir pour ceux à qui on l'offre, et vers qui nos pensées sont allées point après point... Elle est une histoire d'amour, elle est presque éternelle, on jette rarement un objet brodé ; elle reste dans nos familles, où elle fixe les moments de bonheur, avec des prénoms, des dates... Elle se souvient... »

Sandra n'avait pas oublié la période noire qui avait précédé cette découverte, ces journées qu'elle passait à triturer son téléphone portable, prête à décrocher, et contrainte, le plus souvent, de se rabattre sur la moindre dépêche qui tombait sur Internet. Elle avait alors le sentiment d'être reliée au monde par un vaste réseau de fils invisibles, qu'elle n'osait rompre, de crainte que, par un tel geste, Jimmy ne perdît la vie. D'Atropos, elle consentit finalement, encouragée par un médecin avec lequel elle s'était entretenue de ses projets, à se muer en Pénélope, faisant et refaisant son ouvrage, tandis que son homme parvenait peu à peu à apprivoiser la dangereuse vallée d'Uzbin, qu'il arpentait régulièrement lors des opérations de reconnaissance, et qui semblait devenir, sous les roues de son véhicule, la vallée d'Ulysse.

Ce jour-là, cependant, un mot, prononcé par le présentateur du journal télévisé, ne tarda pas à donner à son teint un aspect livide, comme si un voile d'une blancheur analogue à celle qu'avait initialement sa toile, et que des heures de travail n'étaient pas parvenues à masquer complètement, s'était soudain plaqué sur son visage : « Attentat ». Ce mot qui la faisait frémir, et qui, dans sa sinistre sonorité répétitive, résumait les deux explosions qui s'étaient produites coup sur coup quelques heures auparavant contre un convoi militaire à Lahore, dans l'Est du Pakistan, lui rappelait les risques que l'on continuait d'encourir dans ces territoires considérés comme les bases arrière du terrorisme islamiste. Elle eut l'impression, à cet instant, devant ce monde immense, que son corps avait rétréci et que l'aiguille avait quitté ses doigts pour la transpercer à deux reprises. Occidentale occise par des dentales (ainsi désigne-t-on, en linguistique, les consonnes comme le D ou le T), tel semblait être le sort qu'en tant qu'épouse de soldat, elle se devait de subir sans se plaindre.

Ravagée par l'angoisse, Sandra se saisit de la photo posée sur l'étagère et la glissa contre sa poitrine, où son cœur battait la chamade, imaginant peut-être ainsi que les battements de l'amour finiraient par écarter les déflagrations de la mort, qui ne cessaient de retentir. Mais la froideur de la vitre, comme une frontière érigée devant elle, lui fit bientôt prendre conscience de la réalité de la séparation. Depuis le début de l'année, Jimmy n'était revenu qu'une fois en France, vers la mi-février, et son retour en Afghanistan avait été ressenti par sa femme comme un nouveau supplice qu'on lui infligeait.

Elle eût voulu, en la circonstance, le suivre, comme lors de leur voyage de noces qui s'était déroulé moins d'un an auparavant. Jimmy et Sandra avaient alors posé leurs valises dans un hôtel quatre étoiles à Lieusaint, en Seine-et-Marne, d'où ils étaient partis effectuer une visite aux chandelles du château de Vaux-le-Vicomte. A leur retour, ils n'avaient pas manqué de faire part de leur émerveillement devant ce chef-d'œuvre du XVIIIème siècle, aujourd'hui davantage connu pour avoir servi de cadre au mariage du basketteur Tony Parker et de l'actrice Eva Longoria en 2007 que pour avoir été à l'origine de la disgrâce du surintendant des finances Nicolas Fouquet, qui l'avait fait construire. Dans les moments difficiles, Sandra aimait à se rappeler le salon ovale, la chambre des Muses, et bien sûr les parterres de broderies, qu'elle avait parcourus à cette occasion. Durant leur séjour, Jimmy et elle avaient aussi aperçu le château des Vives Eaux de Dammarie-les-Lys, beaucoup plus récent et moins imposant, qui avaient accueilli les participants à la *Star Academy* lors des sept premières sessions de cette émission de télé-réalité qu'elle suivait adolescente. Enfant, elle avait été marquée par sa découverte du château d'Ussé, près de Tours, dont Charles Perrault s'était inspiré pour écrire son conte « La Belle au bois dormant », et sans doute fallait-il dater de ce jour son attrait pour tous ces édifices, qui apparaissaient comme autant d'écrins renfermant ses rêves...

Que cette époque bénie lui semblait lointaine à présent ! A l'arrière-plan de la photo représentant Jimmy, les murs épais du château de Vaux-le-Vicomte avaient laissé place aux puissants contreforts du massif de l'Hindou-Kouch, et devant un tel décor, Sandra ne cessait désormais de se demander si le cœur de son homme n'avait pas été taillé dans la pierre, et s'il lui fallait continuer à endurer, par ricochet, cette montagne de souffrances... De plus en plus, l'engagement de Jimmy dans l'armée lui apparaissait comme incompatible avec leur engagement dans le mariage, qu'elle ne pouvait concevoir autrement que comme le don total de soi à l'être aimé. Elle se sentait toutefois coupable d'avoir de telles pensées, et les chassa bien vite de son esprit. Preuve de son attachement réaffirmé, elle avait reposé la photo de Jimmy en uniforme en y ajoutant, à quelques centimètres, l'une des rares photos qu'elle avait d'elle, où on la voyait, seule, de dos, sur le port de Sète, et avait relié l'ensemble par le chapelet qu'elle portait au cou.

Les jours suivants, Sandra s'efforça de poursuivre son ouvrage, dans un tumulte médiatique persistant. Cette fois, une bombe avait explosé dans un restaurant d'Islamabad, essentiellement fréquenté par des étrangers. Le nom de la capitale du Pakistan, répété en boucle sur fond d'images sanglantes, ressemblait de plus en plus à un slogan martial martelé aux téléspectateurs : *Islam is bad* (l'Islam est mauvais). Cet événement eut pour effet de raffermir la foi chrétienne de Sandra. Dans ce combat que certains n'hésitaient pas à présenter comme une « croisade contre le mal », Celui qu'elle appelait le *bon* Dieu lui apparaissait désormais, de plus en plus, comme son ultime recours. C'était décidé : elle se rendrait dans un mois et demi à Turin, où, pour la première fois depuis le Jubilé de l'an 2000, et pendant quelques semaines, le linceul dans lequel Jésus aurait été enveloppé après sa mort serait exposé à la foule des croyants et des curieux. Elle nourrissait parallèlement le secret espoir de passer des toiles Aïda aux toiles de lin, réservées aux brodeuses averties. Aussi, dans son esprit, ces deux projets avaient-ils tendance à s'entremêler, de sorte qu'au contact du coton, ses pensées, comme des colombes, s'envolaient déjà vers l'Italie. Et, dans un décor où une bougie, constamment allumée en sa présence, donnait à la scène les allures d'un tableau de Jean-Baptiste Santerre, les croix qu'elle dessinait minutieusement s'apparentaient, de plus en plus, à une suite d'émouvantes prières en faveur de l'être cher.

Sandra avait, par ailleurs, effectué la démarche de s'inscrire auprès d'une société pour recevoir des versets de la Bible par SMS, et aurait volontiers remplacé la sonnerie de son téléphone portable par un chant grégorien si un attachement tout particulier envers une musique de variété des années 1980, remise au goût du jour par la *Star Academy* en 2002, ne l'en avait dissuadée. Quand son appareil, masqué par la grille sur laquelle elle travaillait, diffusa quelques heures plus tard cette mélodie que d'aucuns jugeaient « ringarde », mais qui éveillait en elle tant de souvenirs heureux, Sandra hésita à l'interrompre. Elle se résolut toutefois à décrocher juste avant que l'appel ne soit basculé sur son répondeur. C'était Jimmy. Et en entendant la voix de cette figure mythifiée par l'absence, dans cette atmosphère religieuse, alors qu'elle s'apprêtait à broder, Sandra eut pendant quelques secondes l'impression de converser avec un saint dont elle tenait l'auréole.

Jimmy évoqua brièvement avec elle sa journée, dans les limites du devoir de réserve. Il lui confia que, la nuit précédente, il était parvenu à dormir un peu, et avait rêvé qu'il nageait dans la mer Méditerranée. Il lui répéta qu'il l'aimait et lui indiqua qu'il tenterait de la rappeler le surlendemain.

Le jour fixé, son téléphone sonna à une heure inhabituelle. Bien que surprise, elle décrocha sans trop attendre. Au bout du fil, l'interlocuteur se présenta comme étant le commandant du GTIA Surobi, dans lequel était affecté Jimmy. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que cet homme rompu au combat ne « broda » guère : ce qu'il avait à annoncer ce jour-là ne donna lieu, en effet, à aucun chichi.

« Madame Suarez ? », demanda-t-il.

Puis, enchaînant, après que Sandra eut confirmé son identité :

« J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer. Jimmy est décédé ce jour, victime d'une embuscade au cours d'une opération de reconnaissance dans la vallée d'Uzbin... »

Elle écarta l'appareil de son oreille pour regarder l'écran. Le préfixe 93 confirma, hélas ! qu'il ne s'agissait pas d'un canular. Alors qu'on percevait encore une voix, au loin, demandant « Madame Suarez ? », des larmes ne tardèrent pas à tomber sur la photo de Jimmy qui tenait lieu de fond d'écran. Elle raccrocha sans souffler mot, puis, brusquement, se dirigea vers la porte, qu'elle referma derrière elle d'un geste brutal.

Son errance à travers les rues de Sète la conduisit à la plage de la Corniche, celle-là même où Georges Brassens eût souhaité être enterré. Envait-elle l'âme du chanteur d'avoir rejoint celle de Mimi Pinson, la grisette qui « avait toujours son aiguille au bout du doigt » ? On la vit longuement tourner dans cette sorte d'arène, telle une bête aux abois, prête à se jeter à l'eau. Mais la noyade lui parut sans doute à exclure sur cette « plage où, même à ses moments furieux, Neptune ne se prend jamais trop au sérieux ». Finalement, elle se résolut à s'asseoir et resta repliée sur elle-même, comme prostrée, pendant des heures, durant lesquelles elle ne parvint pas vraiment à faire le vide. Sous son crâne, en effet, le relatif calme ambiant ne se reflétait guère, et un flot de questions l'assaillait. Pourquoi donc Jimmy avait-il fait le choix, qui allait se révéler funeste, d'une carrière militaire ? Pourquoi était-il mort ? Pourquoi était-

elle ainsi condamnée à souffrir ? Pourquoi Dieu était-il resté sourd à ses prières ? Elle tenta de se consoler en se disant qu'en donnant sa vie pour d'autres, Jimmy n'avait fait que suivre l'exemple de Jésus, et qu'il devait être à sa droite, désormais.

Après avoir redressé la tête, et contemplé « la mer, la mer toujours recommencée » évoquée par Paul Valéry dans son poème « Le Cimetière marin », elle se remémora aussi les merveilleux, bien que trop rares, moments partagés avec Jimmy sur cette plage. Soudain, elle se leva. Une idée, qu'elle trouvait lumineuse, venaient de lui traverser l'esprit : il lui fallait... des churros ! Cette pâtisserie dont Jimmy et elle raffolaient, sorte d'étoile filante qui aurait rencontré au cours de son trajet céleste la casserole formée par la Grande Ourse, lui permettrait, pensait-elle, un peu comme la madeleine de Proust, de faire déferler la vague des souvenirs. Elle serait, pour elle, un moyen de faire revivre celui qui était décédé trop tôt. Naturellement, il n'était pas chose aisée de trouver un vendeur de plage en plein mois de mars. Aussi chemina-t-elle d'un pas lent en quête d'une terre plus ferme. Sa marche se révéla relativement brève puisqu'au bout d'une dizaine de minutes, elle entra dans un restaurant assez original, situé sur les quais, qui avait pour thème les contes et légendes. Assise, elle y commanda, compte tenu des contraintes de la carte, une crêpe à la confiture de fraise. On notera au passage la réponse pleine de sel – du sel, sans doute, dont se composaient ses pleurs – qu'elle fit au serveur qui, la voyant le visage défait, lui demanda les raisons d'un tel état : « Mon prince charmant est mort. »...

Comme la presse locale avait consacré sa une à l'événement, Sandra, qui ne souhaitait pas être importunée par les badauds, attendit trois jours pour sortir de nouveau, et se rendre notamment à la plage. C'est donc principalement dans son appartement, où tout la renvoyait à Jimmy, qu'elle passa les jours précédant les obsèques, se nourrissant de churros qu'elle avait confectionnés elle-même. Il va de soi que, durant cette période, où ses yeux étaient souvent embués de larmes, son ouvrage, ne connut guère d'avancées significatives.

Les funérailles se déroulèrent cinq jours après le décès, en présence des autorités civiles et militaires, sous le regard des médias. La foule des anonymes était également venue nombreuse rendre un dernier hommage au soldat tombé à Uzbin.

Pour tenir compte de l'affluence, et peut-être pour distinguer « ce qui appartenait à César » (la politique) et « ce qui appartenait à Dieu » (la religion), le cercueil avait été placé sur des tréteaux, à l'extérieur de l'église Notre-Dame Souveraine du Monde, où il ne pénétra que plus tard, à l'issue des discours officiels, au son du Requiem de Verdi (Sandra avait envisagé, un temps, de faire résonner la Marche funèbre de Chopin, mais son choix s'arrêta, logiquement, sur le compositeur de l'opéra Aïda). Après s'être incliné devant la bière, le ministre qui décerna ce jour-là les insignes de chevalier de la Légion d'honneur à Jimmy assura que ce dernier n'était pas mort pour rien, mais dans une juste guerre qui, selon ses termes, « visait à libérer un pays de ses chaînes ». Sandra, quant à elle, s'exprima avec moins de netteté. Vêtue d'un tailleur noir serré, dont on craignait qu'il ne cédât à chaque soubresaut, celle qui était désormais la veuve de Jimmy tenta de s'appuyer sur un texte illisible, qu'elle avait rédigé la veille, mais, sous l'émotion, ne parvint qu'à en retracer la trame. Elle évoqua ainsi, au milieu de syllabes étranglées, certains souvenirs retrouvés, avant de conclure par ces paroles déchirantes : « Je t'aime, Jimmy, et je penserai à toi chaque jour qui passe. » Quelques compagnons d'armes de Jimmy, qui avaient fait le déplacement, témoignèrent également de leur dur métier, et tinrent à saluer la force de caractère de l'héroïque Héraultais.

Un événement imprévu, qui survint juste avant que la cérémonie ne débutât, et qui, a priori, pourrait sembler anecdotique, se doit ici d'être relaté. A la suite d'un fort coup de vent – puissant mélange de mistral et de tramontane ? –, le drap mortuaire, mal fixé, glissa du cercueil, se souleva, parcourut un mètre ou deux, tel un fantôme tricolore, puis retomba un peu plus loin, découvrant le crucifix. Bien que le rectangle d'étoffe fût rapidement remis en place, cette chute, à laquelle d'autres qu'elle n'auraient pas prêté attention, n'avait pas échappé à Sandra, qui tenta, dès lors, de lui trouver un sens. Selon l'interprétation qu'elle lui donna, avec du recul, Dieu l'incitait de la sorte à rejeter avec plus de force ce qui n'était pas chrétien ; de même que la croix avait pris le dessus sur le drapeau, l'Eglise, ou plutôt la conception particulière qu'elle avait de la religion, devait primer sur l'Etat. Mais le spectre de couleurs que Sandra avait vu ne devenait-il pas, du même coup, une sorte d'obscur revenant ? Que restait-il donc du bleu, évoquant la liberté, comme le ciel qu'on scruterait avec espoir à travers les barreaux d'une prison, et dans lequel le navire

Démocratie jette l'ancre ? Du rouge suggérant l'égalité, par le sang dont s'abreuvent les révolutions, et qu'il faut parfois verser au nom de valeurs auxquelles on croit ? Et surtout du blanc, symbolisant la fraternité, en ce qu'il est l'addition de toutes les couleurs, et qui permet de tenir ensemble la liberté et l'égalité ?

De surcroît, était-ce par amour de Dieu que Sandra se mortifiait, ne sortant guère et mangeant peu, passant l'essentiel de son temps entre quatre murs, qui, chaque jour davantage, semblaient préfigurer quatre planches ? A supposer qu'il y ait eu intervention divine, ne fallait-il pas plutôt voir dans ce qui s'était produit une allusion au premier vers du dernier sizain du « Cimetière marin » : « Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre ! » ?

Les réactions de Sandra s'apparentaient de plus en plus à celle d'une habitante d'une « île singulière » assiégée, dont les frontières traçant la limite entre « nous » et « eux » n'épousaient plus vraiment celles du territoire communal. Ainsi, un matin, alors qu'elle ouvrait les rideaux de la cuisine après s'être extraite du lit, elle aperçut, déambulant en contrebas, une musulmane portant le voile, qu'elle n'hésita pas à stigmatiser. « Tiens, voilà cette... », lâcha-t-elle sur son passage, subitement prise de nausées qui l'empêchèrent de terminer sa phrase. Environ une semaine plus tard, un soir, elle éteignit la télévision pendant la diffusion d'un reportage sur la condition des femmes afghanes, et on l'entendit prononcer ces mots terribles, avant de partir dans sa chambre : « Qu'on les laisse donc dans l'obscurantisme, si tel est leur souhait ! Pour moi, ce qui peut se passer là-bas n'a plus d'importance... »

« Eve, lève-toi et danse avec la vie... » Voilà que son téléphone portable sonnait. Sandra, sortant de son sommeil, tira le drap qui recouvrait sa tête, faisant tomber son ouvrage, sur lequel on distinguait désormais une rose, et décrocha.

« Allô ! Grommela-t-elle à moitié réveillée.

_ Sandra ? Interrogea l'interlocuteur.

_ Oui... Répondit-elle. »

C'était Félix, le serveur du restaurant à thème, qui était présent lors des funérailles de Jimmy et qui, ne l'ayant plus revue depuis lors, avait pris l'initiative de l'appeler. Il

voulait savoir comment elle allait, et lui proposa de venir lui rendre visite, étant donné qu'elle n'avait pas l'intention de sortir. Sur la table de chevet de Sandra, la bougie, dont elle avait oublié d'éteindre la flamme, avait fini de se consumer, et, à travers les épais rideaux tirés, un rai de lumière perçait, éclairant son ventre. Sandra avait appris quelques jours auparavant qu'elle était enceinte. Elle attendait des jumeaux. Contre toute attente, cette grossesse ne fit que consolider la relation entre Sandra et Félix. Et c'est ainsi que, après avoir reconnu, et élevé comme ses propres enfants, André et Thomas (respectivement surnommés Dédé et Tom), les fils de Sandra, Félix demanda la main de cette dernière et, sentant que le vent était favorable, se lança avec elle dans la restauration...

Agnès
Delphine Gachet

- Yahh ! Yahh !

- Ne ralentis pas, ils sont derrière nous ! Nous devons vite retourner à la base !

- File devant, je couvre tes arrières !

- Ne dis pas de bêtises, ils vont te capturer si tu restes là ! Et de toute façon, si quelqu'un doit couvrir nos arrières, ce sera moi !

- Et pourquoi ça ?

- Parce que c'est moi la chef, donc c'est moi la plus forte.

- Non ! On avait dit que c'était moi le plus fort !

- N'importe quoi ! J'ai jamais dis ça moi !

- J'en ai marre, c'est toujours toi qui commande tout d'abord !

- C'est normal, c'est moi la plus grande...et puis c'est moi qui ai les meilleures idées !

- C'est pas vrai d'abord, t'es trop méchante ! A chaque fois que j'veux faire quelque chose t'es pas d'accord !

Tony s'apprêtait à frapper sa sœur, lorsque leur grand-mère apparut en haut de l'escalier, l'air contrarié.

- Allons les enfants, calmez-vous un peu ! Les réprimanda-t-elle. Et Tony, cesse de frapper ta grande sœur, veux-tu ?

- Mais Mamie c'est pas moi, c'est elle qui a commencé !

- Je ne veux pas le savoir. Quel que soit le problème, je veux que vous le régliez dans le calme. Est-ce que vous m'avez bien comprise ?

- Oui Mamie ! Déclamèrent en cœur les deux petites fripouilles.

- Mamie ?
- Oui Agnès ?
- On pourra avoir du gâteau au chocolat pour le goûter ?
- Très bien, mais alors promettez-moi de ne plus vous chamailler, d'accord ?
- Oh oui alors, c'est promis ! T'es la meilleure mamie du monde !

L'œil avide, Agnès était en joie. Avec la perspective de pouvoir goûter au fameux gâteau, rien ne pourrait ternir son moral. Du haut de ses 1m41 de malice, Agnès, huit ans et demi, avait encore une fois obtenu ce qu'elle désirait.

Ni une, ni deux, elle et son petit frère de 6 ans, Tony, étaient déjà repartis cavalcader dans toute la maison. Si chahuter en s'inventant de folles histoires occupait la plupart de leur temps lorsqu'ils étaient chez eux, chez « Mamie Ninou » en revanche, leur activité favorite résidait dans la construction de leur cabane secrète.

Ils l'avaient établie dans un placard, les murs construits en récupérant les coussins d'un vieux canapé. Une couverture couleur brique faisait office de toit, et l'intérieur parsemé d'oreillers, leur conférait un petit nid douillet pour pouvoir y lire en toute tranquillité. Ils s'installaient à leur aise, à la lueur d'une lampe torche accrochée aux coussins par un bout de ficelle. C'était à n'en pas douter à leurs yeux, la meilleure cabane secrète qu'on puisse faire.

Agnès venait de se réveiller. Il devait être 3 ou 4 heures du matin, pas plus. Encore cette satanée branche du vieux chêne qui cognait contre la fenêtre. Le vent s'était levé cette nuit, comme pour l'empêcher de dormir. Le « toc, toc » répétitif de la branche l'agaçait prodigieusement. Elle avait pourtant dit cent fois à sa grand-mère de la faire couper. Tant pis, maintenant qu'elle était debout, autant partir à l'aventure. La maison était sombre, mais cela ne la dérangeait pas ; elle aimait beaucoup

l'obscurité. C'était comme redécouvrir un lieu parcouru des milliers de fois, mais cette fois en revanche avec le mystère des ombres comme camarade de jeu.

Hop ! Hop ! Quatre à quatre, elle gravit les escaliers. Arrivée sur le palier du deuxième étage, Agnès fit ses pas aussi doux que ceux d'un chat. La chambre de Mamie Ninou se trouvait sur sa droite, mais pour atteindre son but elle devait passer devant. Bien sûr à cette heure-ci elle dormait. Mais Agnès devinait que le moindre mouvement mal placé provoquerait les plaintes du plancher déjà usé. Cependant, la trappe qu'elle visait était juste là, dans le plafond, à seulement quelques mètres. Il n'était pas question de renoncer maintenant. Elle fit un pas, puis un autre. Rien. Rassurée, l'empressement la fit avancer plus vite. CRAC !

Aïe ! Agnès tourna la tête, s'attendant à voir sa grand-mère surgir sur le pas de la porte. Pas un bruit. Il en faudrait manifestement plus pour la réveiller. Tant mieux, car il lui restait le plus difficile : ouvrir la trappe.

Le panneau était là. Triangulaire, bordé de rouge que le noir de la nuit ne restituait pas. Ce panneau, Agnès le connaissait par cœur. Rouge, symbole de danger. Toutefois, l'appel des trésors, dont le grenier regorgeait – elle en était sûre – lui fit passer outre cet avertissement. Elle tira prudemment la ficelle de la trappe, qui coulissa dans un faible couinement de ses gonds et dévoila la petite échelle. Elle s'y hissa, puis tâtonnant, pénétra dans l' « Antre ».

Le grenier baignait dans cette atmosphère mystique qu'elle s'était imaginée. Le toit en bois, était soutenu par d'imposantes poutres d'ébène, et le clair de lune se faufilait par les petites fenêtres au ras du sol, pour venir éclairer les montagnes d'objets fabuleux, qui n'attendaient plus qu'Agnès pour les dépoussiérer.

Les yeux pétillants d'excitation, Agnès entreprit de déterrer sous une pile de chiffons, un livre à l'aspect ancien, avec des reliures dorées : un grimoire rempli de sorts et de formules magiques ? Les mémoires d'une sorcière du temps de Salem ? Ce livre détenait forcément des secrets palpitants ! Du moins, c'était ce qu'Agnès pensait lorsqu'elle le prit, et tourna la première page. Quel ne fut pas son étonnement alors, quand elle découvrit les photos vieilles, jaunies par le temps.

Cela ressemblait à des photos de famille. Les gens étaient debout, alignés en rang d'oignons, et souriaient de toutes leurs dents ou de tout leur dentier pour certains. Soudain, une photographie attira son attention. Coincée comme un marque-page, elle était différente des autres. La petite fille sur la photo semblait s'être prise elle-même. Plus inquiétant en revanche, était le vilain petit bonhomme à l'arrière plan. Il souriait de ses dents pointues, ses minuscules yeux perçants enfoncés dans leurs orbites, le regard malveillant. Ses mains longues et griffues, étaient tendues vers l'avant, comme s'il voulait attraper quelque chose. Tout dans son attitude le rendait effrayant. Même son costume de dandy ne parvenait pas à lui donner bonne allure avec ses cheveux gras et hirsutes. Agnès frissonna. De ses petites mains serrées, elle reposa la photo dans le livre. Celui-ci refermé, il ne lui fallut pas deux minutes pour l'oublier et repartir à l'assaut. Une, deux, non pas trois, mais quatre malles, pleines de vieux vêtements tous plus amusants les uns que les autres soupiraient d'impatience que l'on vienne les ouvrir. Sa grand-mère les avait accumulés au fil de ses trouvailles dans les vide-greniers. Elle enfila vêtements de marin, chapeaux à plumes, jupes à froufrous et robes à motifs colorés, jusqu'à trouver son bonheur : une élégante parure vert anis des années 50. La tenue était « trop » parfaite. Il fallait l'immortaliser. Agnès partit alors en quête de l'appareil photo polaroïd qu'elle avait aperçu au détour d'une pile de dossiers, quelques instants auparavant.

Il était là, à même le sol, posé sans plus de cérémonie. Agnès le prit, puis l'inspecta. Tout avait l'air en ordre, même le flash semblait en état. Agnès prit la pose, puis « Click ! », un éclair blanc l'aveugla. Il n'y avait plus personne dans le grenier. Le seul mouvement encore perceptible fut celui de la photo qui sortait du polaroïd.

Tout doucement, Agnès ouvrit les yeux. Le sol était humide : de la terre. Que faisait de la terre à l'intérieur de la maison ? Soudain, elle prit conscience qu'elle ne se trouvait plus dans le grenier. Où pouvait-elle bien être ?

Pas de panique. Tout d'abord, explorer les lieux.

Bibelots et breloques en tout genre envahirent son champ de vision lorsqu'elle se releva. Tourne disque, moulin à café, commode sculptée et foule d'autres objets non identifiés occupaient tout l'espace disponible. Comment avait-elle pu arriver là ? Il n'y a pas une minute elle jouait à se déguiser. Elle tenta de bouger mais son pied heurta quelque chose. BLAM ! Agnès s'étala sur le sol telle une cuillerée de purée s'écrasant dans l'assiette. Sa chute entraîna des babioles qui se brisèrent sous le choc.

- Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?!

Quelqu'un fit irruption dans la pièce. Premier réflexe, Agnès s'aplatit un peu plus contre terre.

- Est-ce que c'est toi petite empotée ?

- ... (Pas de réponse.)

- Je vois, alors c'est aujourd'hui qu'on se rebelle ! Très bien, mais tu vas le regretter !

La voix était menaçante.

- Que se passe-t-il maître Mizoufle ?

Cette fois la voix était féminine.

- Ah ! Et en plus ça joue les effrontées ! Je sais que c'est toi qui as cassé mes affaires !

- Allons, calmez-vous maître Mizoufle. J'étais dehors à nettoyer les œuvres.

- Si ce n'est pas toi alors qui est-ce ?

Alors que ce « Mizoufle » cherchait un coupable, c'est le moment qu'Agnès choisit pour sortir de sa cachette.

- Euh... Désolée ! Je me suis retrouvée au milieu de tout ce bazar et j'ai trébuché.

Epoussetant les plis de sa robe, Agnès tenta son arme fatale : des yeux de chien battu et un sourire contrit. C'était en temps normal sa technique ultime pour se tirer du pétrin et faire capituler sa grand-mère.

- L'impertinente ! D'où sort-elle ? Lisette ?

- Oui maître Mizoufle, je ne sais pas. Il ne me semble pas l'avoir déjà vue.

Ouvrant de grands yeux tout ronds, Agnès s'écria :

- Mais j'vous connais ! C'était vous sur la photo ! La petite fille et le vilain petit bonhomme ! Qu'est-ce que vous faites là ?

La petite fille et le vilain petit bonhomme s'indignèrent des propos que tenait l'étrange fillette qu'ils avaient devant eux.

- Vilain petit bonhomme ?

- Photo ?

- Bah oui ! Je l'ai vue dans l'album tout à l'heure !

- Mais comment diable es tu arrivée ici ? Demanda Lisette, la petite fille.

- Oh, je ne sais pas. Je jouais dans le grenier avec l'appareil photo et *Pouf !* plus rien, je me suis réveillée ici.

- La malotru ! Elle a joué avec mon précieux polaroid, et en plus elle a le culot de... Ah ! Quelle idiote, c'est nous qu'elle vient enquiquiner ici ! Lisette, va chercher une laisse ! J'ai dû en photographier une je crois. Tu seras en charge de son dressage.

- Bien, maître Mizoufle.

Agnès avait bien tenté d'y échapper mais en vain. A présent elle avait cette affreuse laisse autour du cou et ne pouvait s'enfuir. Forcée de suivre la marche rythmée de la petite fille nommée Lisette, elle ronchonnait. Au moindre faux pas, Lisette la reprenait aussitôt. Partout où elles allaient, le décor était encombré d'objets qu'il fallait nettoyer. Très méticuleux, M. Mizoufle leur propriétaire, ne tolérait aucune trace de poussière. Le premier jour fut difficile, le deuxième un peu moins et au bout du troisième la routine s'était installée. Cependant l'ennui la gagna vite. Elle ne pouvait pas rester ici. Après tout si elle s'éternisait trop, il n'y aurait plus du tout de

gâteau au chocolat pour elle au frigo. Tony allait sûrement profiter de son absence pour le finir. Une idée germa alors dans son esprit.

- Je suis vraiment trop géniale !
- Quoi ? Que se passe-t-il ? La questionna Lisette.
- Oh, non rien. Au fait, pourquoi tu dois nettoyer tout ça ?
- Parce que maître Mizoufle me l'a demandé.
- Mais y'a plein de trucs qui vous servent pas. Pourquoi vous ne les jetez pas ?
- Parce que ça fait parti de la collection de maître Mizoufle.
- Alors pourquoi ce n'est pas lui qui nettoie ?
- Parce que c'est... Eh ! Tu n'es pas sensée parler autant. Maître Mizoufle aime les gens calmes !

L'impassibilité habituelle de Lisette s'était envolée. Déjà une première victoire. Profitant de ce moment d'égarement, Agnès, plus rapide que son ombre, extirpa sa laisse des mains de Lisette. Aussi vive qu'un mille-pattes, elle se faufila parmi les masques d'argiles et les structures en bois qui ornaient la terrasse numéro 3. Finalement, se sauver avait été plus facile que prévu. Ne restait plus que la seconde partie du plan...

Pif ! Paf ! Boum ! Crac ! Agnès décrochait, arrachait, et cassait tout sur son passage. Si elle pouvait faire assez de bêtises avant que Lisette ne la rattrape, c'est sûr ils ne la garderaient pas ici. Après de multiples allers-retours entre les nombreuses terrasses extérieures, elle s'attaqua au chalet. Cependant, à peine avait-elle mis un pied à l'intérieur, qu'un filet de pêche au moins grand comme ça, s'abattit sur sa tête ! Malheur, ils l'avaient prise au piège ! Mais peut-être avait-elle déjà fait assez de dégâts.

- Oh, mais regardez-moi la petite saligaude ! Lisette !!

- Oui maître Mizoufle j'arrive !

Essoufflée, Lisette franchit le seuil de la porte, le vent de la catastrophe balayé sur son visage.

- Je suis sincèrement désolée maître Mizoufle, elle m'a échappé et cassé toutes vos affaires.

- Peu importe. Elle possède encore mon bien le plus précieux ! Je ne peux m'en débarrasser.

- Hein ! Mais pourquoi ? J'ai pourtant détruit tout ce que je pouvais ! C'est quoi ce truc que je suis sensée avoir ? Je n'ai rien sur moi.

- Oh que si ma petite. *Ta robe.*

- Ma robe ? C'est qu'un vieux déguisement.

- Oh !

L'exclamation provenait de Lisette.

- Je la reconnais maintenant. C'est la robe de Madame ! Celle qu'elle préférait.

- C'est exact. Hélas, toi, petite vermine, tu as osé la mettre et je ne suis pas en mesure de pouvoir te l'enlever. C'est pourquoi tu dois rester ici. Ah... ma chère et tendre ! Comme tu me manques !

De grosses gouttes commencèrent à perler au coin de ses yeux pour venir s'écraser avec fracas sur le plancher. Le voir pleurer lui donnait un air presque burlesque tant la situation semblait ridicule. Qu'est ce que c'était que cette histoire ? Elle s'adressa à Lisette :

- Eh, je peux savoir pourquoi vous ne pouvez pas la prendre la robe ?

- Oh ça... c'est de ma faute. Tu sais, avant nous n'étions pas coincés ici, et maître Mizoufle n'avait pas cet aspect là. Il fut un temps où c'était un bel homme. En ce temps là, maître Mizoufle était renommé pour être un grand collectionneur. Sa collection de dents de canaris ouzbeks était de toute beauté ! Il avait même récupéré dans un boui-boui tenu par une voyante pas claire, un appareil photo polaroïd pour

photographier toutes ses collections. Et à l'époque il était très épris d'une jeune femme ; celle qui portait la robe que tu as en ce moment. D'ailleurs, tu lui ressembles beaucoup. Malheureusement cette femme l'a quitté, et le maître s'est renfermé sur lui-même. Sa seule occupation était devenue de photographier tous les objets qu'il trouvait intéressants. Mais le polaroïd était habité par un démon. Une fois lié à son propriétaire, il lui confère le pouvoir de capturer ici toute chose photographiée. En contrepartie il s'empare de l'humain. Il le pousse insatiablement à vouloir plus, tout en se nourrissant de sa frustration. Le maître était la victime idéale ! Et depuis il a cet aspect là.

- Oui, c'est bien joli tout ça, mais ça n'explique toujours pas pourquoi vous ne pouvez pas enlever la robe, ni en quoi c'est de ta faute.

- Eh bien oui tu as raison. C'est vrai... si nous sommes coincés ici c'est parce qu'un jour j'ai fait une énorme bêtise. J'ai voulu voir de plus près l'appareil de maître Mizoufle... je me suis prise en photo... et je n'avais pas vu que le maître était derrière moi. Et c'est à cause de ça que nous sommes prisonniers de cet endroit.

- Ah bon ! Alors ça veut dire que moi non plus je ne peux pas sortir ? Oh non !

- Si, tu peux. Enfin seulement si maître Mizoufle le décide. Il ne peut pas se libérer lui-même, mais toi il peut te libérer. Et s'il ne peut pas t'enlever la robe c'est parce que c'est toi qui l'as prise.

- Eh ! Et tu crois que si je décide de déchirer la robe, il me laissera partir ?

- NON !!

Mizoufle, dans un soudain regain de conscience hurla puis se jeta sur Agnès. Ses yeux étaient injectés de sang ; le regard d'un homme rongé par la folie.

- Ne fais pas ça ! Ma mie chérie, mon amour ! Tu lui ressembles tellement !

- Laissez-moi partir !

- Jamais !

Agnès s'empara d'un morceau de ferraille qui traînait par-là. D'une main elle tendit le tissu et de l'autre, d'un geste brusque, dirigea le bout pointu vers sa tenue.

Ce matin là, Agnès se réveilla, comme elle le faisait tous les matins. Elle descendit prendre le petit déjeuner, comme à l'habitude. Alors qu'elle se servait une nouvelle ration de Miel Pops, elle eut une vague impression que quelque chose clochait, sans autant savoir dire quoi.

- Bah ! Tu as une nouvelle chemise de nuit ? Elle n'était pas violette celle d'avant ?

Tony avait posé la question à voix haute. Agnès sortit de la douce torpeur du réveil, puis secoua la tête. Elle n'avait fichtre aucune idée de pourquoi sa robe de nuit était devenue verte. Mais peu importe, elle s'en fichait. Elle releva simplement yeux, puis replongea le nez dans son bol.

Un peu plus tard dans la journée, au moment où Agnès se rendait dans la salle de bain, elle entraperçut Tony descendre du deuxième étage. Il tenait à la main une drôle de boîte noire. L'objet lui parût familier. Elle ne sut en dire la raison, pourtant elle s'adressa à Tony exactement en ces termes :

- Eh ! Fais attention. Ne touche pas à ça, ça pourrait être dangereux.

Le sac à dos de la Sibylle

Jeanne Leroux

Je suis inspecteur de police, un facho, un salaud, un mal aimé. D'ailleurs je ne dis jamais à personne quelle est ma profession, je dis que je suis informaticien au Département des Statistiques du Ministère de l'Intérieur, et là, tout le monde se gausse. « Ah oui, c'est toi qui fais les comptages des manifestants pendant les défilés ! Mon pauvre vieux, tu devrais t'acheter un boulier ! » Je les laisse ricaner, je ne peux dire à personne que je travaille à l'Unité de Coordination de la Lutte Anti-Terroriste.

Un bon anti-terroriste doit être totalement invisible, il se fond dans la foule, aussi terne qu'un employé modèle d'une compagnie d'assurances-obsèques. Ma calvitie naissante, mon embonpoint discret, mes costumes gris et mes cravates informes sont mes principaux atouts dans mon métier.

Un inspecteur rondouillard inspire confiance et attire les confidences. A quatre heures du matin, dans un commissariat aux murs crasseux, entre la machine à écrire poussive et l'ordinateur en panne, le suspect épuisé par sa garde à vue n'a plus envie de frimer face au petit fonctionnaire qui se gratte le nez, et c'est là qu'il va se faire piéger par la question d'apparence anodine. C'est alors que je jubile. C'est alors que mes subordonnés s'inclinent.

Et pourtant, cette fois-ci, je me suis fait avoir. Comment cela a-t-il pu se produire ? Je vais vous le raconter, dans les détails. Chaque détail compte, vous le savez.

Le 29 octobre, j'ai quitté mon bureau à 22 heures, éreinté. La journée la plus stressante de ma carrière : un attentat commandité par Al Qaida, une bombe explosant dans l'Eurostar Paris-Londres, au beau milieu du tunnel sous la Manche. C'est sur ce scénario aussi catastrophique que médiatique que tous les policiers fantasmaient depuis que l'alerte avait été déclenchée le matin même à 9 heures 35. Chacun rêvait d'être celui qui capturerait le coupable ou qui trouverait au moins un indice lui permettant d'être interviewé au journal télévisé. J'imaginai bien mes

copains, se haussant du col derrière l'épaule de leurs chefs, calculant au millimètre près le cadrage de la caméra pour apparaître aux côtés de notre fanfaronnant Ministre de l'Intérieur. Sauf que, pour le moment, nous n'avions ni terroriste ni bombe, que le Ministre était furieux contre nous et qu'il vociférait, tout seul dans son palais aux moulures dorées.

Je suis arrivé chez moi à 22 heures 30, je me suis fait un café. J'avais faim, mais il n'y avait rien de comestible dans mon réfrigérateur de célibataire. Je me suis servi un cognac, j'ai allumé l'ordinateur portable, et j'ai relu tous les rapports transmis par la Police aux Frontières, les Renseignements Intérieurs, le Ministère des Affaires Étrangères, etc...

Une photographie de femme a, une fois de plus, attiré mon attention. Une silhouette de trois-quarts dos, emmitouflée dans un anorak bordé de fourrure, qui semblait me narguer en détournant sciemment son regard de l'objectif. Dans mon désir de posséder la fille, de la toucher d'une manière ou d'une autre, j'ai imprimé cette photo et j'ai tracé des traits, des droites, des diagonales, calculant des angles dans tous les sens autour du sujet immobile. Puis des flèches, des mots au dessus des flèches, des formules mathématiques reliant le tout. Le cliché s'est transformé en une énorme toile d'araignée, cernée d'un trait de plus en plus épais au fur et à mesure que ma pensée cheminait. Ma cible était là, quelque part au milieu de ce maillage. Le moindre frémissement m'avertirait de sa présence et il faudrait alors fondre sur elle. Mais quand ? Et où ? Là était le problème. La synthèse de l'affaire que j'avais transmise cet après-midi au cabinet du Ministre résumait bien la situation.

Un couple de présumés terroristes pakistanais ou afghans, se faisant passer pour des Singapouriens, est arrivé avant-hier à Paris, intégré à un groupe de touristes chinois qui effectuait un voyage organisé à travers l'Europe. Leur trajet prévoyait des escales à Paris, Londres, Berlin et Venise.

Aujourd'hui à 9 heures, dans le hall d'embarquement de l'Eurostar, un chien renifleur s'est approché des bagages du couple. L'homme a essayé de le chasser, ce qui a attiré la curiosité des douaniers en faction. Quand ceux-ci se sont approchés, il

a tenté de se sauver, et se voyant cerné, il a avalé un comprimé et a perdu connaissance.

La femme a profité de la pagaille générale pour disparaître. Aucune trace d'explosif n'a été décelée dans leurs bagages laissés dans le hall, pas plus qu'aucun autre élément permettant de remonter une filière (ni carnet d'adresses, ni téléphone portable, ni ordinateur, etc.). Selon les autres voyageurs, la femme ne quittait jamais son sac à dos de cuir noir de marque Lancel ; celui-ci n'a pas été récupéré.

Bien qu'aucune anomalie n'ait été signalée lors des contrôles des passeports biométriques au passage des différentes frontières, il s'avère que le couple voyageait avec des passeports probablement volés, au nom de Zalmai et Mina JALAL, ressortissants Singapouriens d'origine pakistanaise. Ces derniers sont morts cet après-midi, assassinés dans un attentat à la voiture piégée à Islamabad.

D'après un de nos informateurs en Afghanistan, AL QAIDA préparerait un attentat suicide dans l'Eurostar, mais, pour l'instant, cette information n'a été confirmée par aucune autre source. Tous les contacts ont été activés, en France et à l'étranger, des recherches auprès d'Interpol sont en cours, les analyses ADN ont été réalisées mais les suspects ne sont pas encore identifiés. Malgré tous les efforts pour le ranimer, l'homme est mort peu après son admission aux Urgences de l'Hôpital Lariboisière. L'autopsie a révélé qu'il avait ingéré une dose d'un gramme de cyanure de potassium, soit dix fois la dose mortelle. Il était âgé d'environ 25 ans, musulman, de type pashtoune.

La femme n'a pas été retrouvée jusqu'à présent, mais son signalement a été transmis à tous les services, officiels ou non, ainsi qu'à tous nos correspondants à l'étranger.

J'ai réexaminé les films pris par les caméras de surveillance dans le hall et le restaurant de l'hôtel quatre étoiles où le groupe avait séjourné. Elle était jolie, la fausse Mina Jalal, enfin, d'après ce qu'on en devinait sous le voile, le bonnet et la capuche ! Très jeune, vingt ans peut-être, pas très grande, 1,60 mètre maximum, très fine, des yeux immenses. Un petit minois de Madone enturbannée.

J'ai vérifié dans toutes les gazettes devant paraître le lendemain que les journalistes ne se doutaient de rien. Pas un mot, pas même sur Internet. J'ai décerné un satisfecit au Service Communication de la SNCF qui avait pondu un communiqué lénifiant : « Un petit trafiquant de drogue chinois démasqué ce matin Gare du Nord grâce à Itou, l'épagueul-renifleur de la Douane. Après avoir tenté de s'échapper, le malfaiteur a feint un malaise et a été transporté à l'Hôpital Lariboisière où les services de police l'ont interrogé. » On avait transmis en prime une belle photographie d'Itou donnant la patte à la policière la plus sexy du service.

J'avais de plus en plus faim et je savais que cette affaire m'empêcherait de dormir. J'ai décidé d'aller à mon tour faire une ronde Gare du Nord. La fille pouvait être restée dans les parages ; une gare est un endroit idéal pour quelqu'un qui se promène avec quelques kilos de plastic dans le sac. Je savais que je la reconnaîtrais facilement, par son allure, son port de tête, sa manière de passer la main devant son visage... Et surtout il y avait quelque chose dans son expression qui m'était familier, mais que je ne parvenais pas à nommer, quelque chose qui n'avait pas été rendu dans le portrait-robot diffusé urbi et orbi.

Il était minuit lorsque j'ai débouché dans la salle des pas perdus, l'air pressé d'un banlieusard en goguette qui ne veut pas rater son dernier train. A part les vigiles qui promenaient leurs bergers allemands et les quelques clochards avinés qui attendaient qu'on les déloge, il n'y avait pas grand monde. J'ai aperçu quelques policiers en civil qui se fondaient dans le décor aux endroits stratégiques : la machine à café, le panneau des départs, la file des taxis.

Il faisait froid, il pleuvait, mais le parvis était animé. Beaucoup de restaurants et de bars étaient encore en activité. Pas vraiment des endroits pour abriter une conspiration islamiste, mais je me suis néanmoins forcé à mener une inspection discrète dans chacun d'entre eux, en concluant chaque fois par un entretien avec le maître des lieux. Les réponses étaient toujours les mêmes : « Oui, vos collègues sont déjà passés ce matin », « Non, personne n'a vu cette femme », « Bien sûr, on vous appellera au moindre doute ». Je me suis ensuite dirigé vers les rues un peu glauques qui bordent les entrepôts, à l'est de la gare. C'est le quartier des

Pakistanaï et des Indiens, avec ses épiceries, ses gargotes, ses odeurs bizarres et ses trafics divers. J'ai fait le tour des commerces encore ouverts, l'œil aux aguets, mais à cette heure, il y avait très peu de femmes dans le secteur. J'ai poussé jusqu'au square voisin ; une queue s'était formée devant la camionnette d'une association caritative qui servait des boissons chaudes. Une file longue, dense, silencieuse, cosmopolite ; j'ai repéré quelques Afghans, des réfugiés expulsés de Calais qui essayaient de passer inaperçus, la tête rentrée dans les épaules et le bonnet au ras des yeux. Pas de femmes non plus dans ce triste cortège. Là aussi, j'ai posé mes questions. Là non plus, personne n'avait rien remarqué.

Je suis revenu vers la Gare du Nord. L'enseigne géante d'un Mac Donald trouait la façade d'un immeuble haussmannien. Là, il n'y a jamais de queue, chacun peut entrer, s'asseoir sans consommer, et passer la journée sans qu'un employé s'avise de le chasser. Les deux étages commençaient à se vider mais il y avait encore des bandes de jeunes qui s'interpellaient bruyamment en trempant leurs frites tièdes dans les coupelles de ketchup. J'ai mâchonné un hamburger en parcourant la rubrique sportive du quotidien gratuit ramassé sur mon siège. Je ne perdais pas une miette des conversations. Ex petit pied-noir de Bab el Oued, j'ai gardé la maîtrise de l'arabe dialectal, peaufiné lors de nombreux interrogatoires de suspects, et j'ai complété mes compétences linguistiques par une pratique intensive du verlan de Seine-Saint-Denis.

C'est Abdel, un grand dadais en jeans trop larges et en tee-shirt trop serré, qui m'a mis sur la voie. Il s'adressait à son pote Karim qui tenait visiblement à passer incognito, la casquette de base-ball vissée sur la tête et la capuche du sweat-shirt recouvrant le tout. « Mate la meuf au fond, elle est là depuis trois plombes et elle n'a rien mangé. Sûr qu'elle ne sait pas où chercher. Je me l'emballe vite fait à la sortie, tu vas voir ! »

J'ai maté moi aussi et j'ai vu une silhouette dans un coin, face au mur, de trois-quarts dos, comme sur la photographie que j'avais gribouillée. Brune, mince, de type méditerranéen, 1,60 mètre maximum. Elle ne portait pas de voile, ça ne devait donc pas être une talibane. J'ai cependant changé de place pour observer à loisir son visage dans le reflet de la vitre et là, ce fut le choc. L'expression que je recherchais dans ma mémoire m'est revenue en un éclair : « La Sibylle de la Chapelle Sixtine ».

La tristesse et la peur de celle qui sait que le futur est condamné. J'ai immédiatement envoyé un message à mes collègues du Groupe d'Intervention : « Suis sur une piste. Suivez-moi par géo localisation. Tenez-vous prêts. » La fille regardait fixement par la fenêtre, elle ne bougeait pas. C'est seulement quand le serveur a fait le tour des tables pour débarrasser les plateaux et pousser les clients vers la porte qu'elle a réagi.

Elle a ramassé son sac à dos de cuir noir, de marque Lancel, l'a ajusté sur ses épaules et s'est passé la main devant les yeux, comme pour essuyer des larmes. Un geste habituel chez elle, que j'avais remarqué en étudiant les films des caméras de surveillance.

J'ai dû jouer serré pour doubler Abdel et Karim qui ne m'avaient pas considéré comme un concurrent potentiel jusque là. Il ne fallait surtout pas que la gamine prenne peur, se sauve, fasse sauter le restaurant ou se suicide avec un chewing-gum à la strychnine. Je la voulais vivante, avec une tonne d'informations à me livrer. Je l'ai suivie de près quand elle a descendu l'escalier, et comme elle, je suis resté sous le porche, hésitant avant de sortir sous la pluie. J'ai appelé à voix basse « Mina », et elle s'est tournée vers moi, avec cet air de sibylle qui me remuait les sangs. J'ai poursuivi rapidement en anglais : « Les deux gars derrière toi sont des flics et ils veulent t'arrêter. J'appartiens à une association de protection des mineures. Si tu veux, j'appelle une collègue et elle pourra te trouver une chambre pour la nuit dans un foyer de jeunes filles ». J'ai ouvert mon vieux parapluie, et, avatars involontaires des amoureux de la chanson de Georges Brassens, nous sommes partis d'un pas pressé tandis qu'Abdel et Karim nous maudissaient de concert.

J'aurais alors dû l'immobiliser, la menotter, la conduire au poste de police, la faire fouiller, et l'interroger 96 heures d'affilée si nécessaire. Si elle n'avait rien à voir avec l'affaire, personne dans ma hiérarchie ne me tiendrait rigueur de mon erreur. On dirait qu'elle avait eu le tort d'être au mauvais endroit au mauvais moment, avec le mauvais faciès. Je n'avais cependant pas envie de l'amener au commissariat. Je voulais être sûr de ma prise et de sa culpabilité avant de la livrer à la vindicte du Ministre.

Nous nous sommes éloignés de la Gare du Nord. Elle ne disait rien. Me faisait-elle confiance ? Autant qu'une bête traquée espère que le chasseur qui l'a piégée la libèrera du collet qui l'étrangle... Son sac à dos bringuebalait à chaque pas, il n'avait pas l'air très lourd ; contenait-il vraiment une bombe ? Elle gardait les mains dans ses poches ; allait-elle déclencher le mécanisme de mise à feu si les choses tournaient mal ? J'avais, moi aussi, une main dans la poche, bien décidé à appuyer sur la touche « Appel » du portable au moindre mouvement douteux. Je risquais ma vie en la serrant de si près, mais curieusement, je ne me sentais pas en danger. J'avais côtoyé d'autres terroristes, tous avaient quelque chose en commun, une tension interne qui les faisait ressembler à une bête prête à bondir. Elle aussi paraissait prête à bondir, mais pas sur une proie. C'est elle qui paraissait être la proie.

J'avais réussi à amadouer Moumoute, le gros chartreux aux yeux jaunes de ma voisine de palier ; il passait une partie de ses nuits à vagabonder dans la résidence, à la recherche de l'âme sœur, poussant des miaulements déchirants les soirs de pleine lune mais refusant obstinément tout commerce avec les humains. J'avais commencé par lui déposer de la nourriture sur la rambarde de mon balcon, puis de plus en plus près de ma fenêtre. Il acceptait maintenant de rentrer chez moi. Il continuait à cracher si je voulais le caresser, mais nous passions désormais souvent la soirée ensemble, partageant des sandwiches, assis sur le canapé du salon, devant la télévision. Pourquoi ne pas essayer une technique similaire avec mon apprentie kamikaze, par exemple lui proposer de manger un morceau avec moi ? C'était contraire à toutes les règles, mais je n'arrivais pas à me résoudre à lui faire subir une interpellation classique. Elle avait l'air trop fragile, trop terrorisée pour être elle-même une terroriste. Il fallait d'abord l'appivoiser.

Elle n'avait pas fait sauter le Mac Donald, cet emblème du capitalisme américain. Je pouvais donc l'inviter dans un restaurant de cuisine traditionnelle française, une de ces brasseries du quartier des Halles qui reste ouverte toute la nuit. Il me faudrait du temps pour lui parler et surtout pour la faire parler. « J'ai encore faim, pas toi ? C'était infect au MacDo ! » Elle a acquiescé en silence. Nous avons continué de marcher sous la pluie, sur les grands boulevards désertés. Je m'étais instinctivement dirigé vers mon escale favorite, « Le Pied de Cochon », mais en arrivant sur les lieux,

j'ai obliqué discrètement vers une taverne alsacienne au patronyme moins provocateur.

Nous nous sommes assis l'un en face de l'autre dans une alcôve tranquille, elle le dos au mur, et moi bloquant la sortie. Nous étions seulement séparés par un plateau de fruits de mer. Son sac à dos était accroché au dossier de son siège, se balançant dangereusement lorsque son coude venait à le heurter. Des groupes de touristes américains finissaient leur soirée « Découverte du Gay Paris ». A leurs yeux, nous étions un couple nouvellement formé, certes mal assorti, mais qui cherche à prolonger la soirée, ne sachant comment franchir le pas de l'invitation de la première nuit. « So romantic ! » s'exclamaient-ils à tout propos. Ma conquête était aussi affamée que moi, elle n'avait probablement rien mangé de la journée. Elle ne me regardait pas, juste de temps en temps un coup d'œil oblique pour observer la manière dont je m'y prenais pour décortiquer les crabes ou les crevettes. Mais elle a ri quand, « sans le faire exprès », j'ai laissé tomber la dernière huître qui a dégouliné en une longue traînée baveuse sur ma cravate grise. Elle s'était détendue, nous étions repus, il faisait chaud, elle a baillé, comme Moumoute après une substantielle collation. Je m'attendais presque à l'entendre ronronner. C'était le moment de la questionner. Ou plutôt le moment d'écouter ce qu'elle voudrait bien raconter, à moi ensuite de faire le tri.

A quatre heures du matin, j'avais reconstitué son itinéraire.

- Elle était Afghane. Elle s'appelait Anissa BADAR. Elle avait 19 ans. Elle appartenait à une riche famille pashtoune de l'est du pays. Elle avait pu faire des études après la chute du régime des talibans et c'est pour cela qu'elle parlait anglais. Ses parents l'avaient fiancée l'an dernier au fils d'un ami de son père, parce que le jeune homme devait partir aux États-Unis finir ses études d'ingénieur. Une alliance flatteuse pour les deux familles.
- Une semaine avant les noces, sa vie avait basculé. Alors qu'elle assistait à une fête dans un village, les hommes sur les toits tiraient des coups de feu en l'air, comme c'est la coutume dès qu'il y a un événement heureux à célébrer. Les Américains avaient cru à une attaque et une bombe avait été

lancée par un drone sur la maison où elle se trouvait. Elle était dans le jardin au moment de l'explosion. C'est ce qui l'avait sauvée, mais ses parents, son futur mari et beaucoup d'autres personnes avaient été tués.

- Le frère cadet de son fiancé, Shahkhan, l'avait alors épousée, « pour la mettre sous sa protection ». C'était un homme violent, proche des talibans, qui avait toujours été jaloux de son aîné. Anissa était éduquée, elle représentait tout ce qu'il détestait, et il la battait à tout propos.

- Au bout de quelques mois, elle s'était enfuie du domicile conjugal pour chercher refuge à Kaboul, auprès de son oncle paternel qui était professeur à l'Université. Celui-ci avait voyagé en Occident, il avait l'esprit très ouvert et elle espérait qu'il l'hébergerait. Dans le taxi collectif qu'elle avait pris pour se rendre dans la capitale, elle avait été reconnue, malgré sa burqa, par des membres du clan de sa belle-famille. On l'avait ramenée chez son mari. Elle l'avait déshonoré; cette conduite méritait la mort. Cependant, Shahkhan s'était contenté de la fouetter et de l'emprisonner plusieurs semaines dans leur maison, avant de l'amener clandestinement au Pakistan, cachée dans un camion au milieu de ballots de marchandises.

- De là, ils avaient pris un avion pour Singapour, munis de passeports singapouriens au nom d'un couple de joueurs de cricket renommés, Zalmai et Mina JALAL. On lui avait fourni des vêtements de style occidental et ils étaient partis pour l'Europe avec ce groupe de touristes chinois. Elle ne comprenait pas la manière dont les choses se déroulaient. Elle s'attendait toujours à être battue et exécutée et, au contraire, elle visitait des pays dont elle rêvait depuis qu'elle était enfant. Shahkhan la surveillait en permanence et il lui avait interdit de parler aux autres voyageurs. Elle lui avait demandé pourquoi ils partaient en vacances ; il n'avait pas répondu, se bornant à la menacer des pires châtiments si elle essayait de nouveau de s'enfuir ou d'attirer l'attention de la police sur leurs faux papiers. Elle en avait conclu qu'il n'avait pas osé la mettre à mort parce qu'elle appartenait à une famille plus puissante que la sienne, mais qu'il voulait néanmoins se débarrasser d'elle en la répudiant et en l'envoyant loin de chez eux, peut-être en la donnant en mariage à un émigré installé en Angleterre.

- Ce n'était que ce matin, en quittant l'hôtel, qu'elle avait commencé à soupçonner la vengeance élaborée par son époux. Elle l'avait vu cacher un paquet dans le sac à dos qu'elle trimbrait toujours dans la journée, où elle gardait son bonnet, son écharpe, ses gants et son parapluie. C'était une grosse boîte, comme une boîte de chocolats, enveloppée dans du papier cadeau. Ce paquet, il avait été remis la veille à Shahkhan, aux Galeries Lafayette. Un jeune homme de type pakistanais s'était approché de lui dans la queue de la cafeteria, lui avait tendu un sac, semblable en tous points à ceux que portaient les autres clients, une pochette de plastique rouge, ornée du logo du magasin. « Pour nos amis anglais », avait-il murmuré, et il s'était éclipsé aussitôt après.

- Elle était atterrée. Elle allait transporter ce colis dans le tunnel sous la Manche. Elle était certaine qu'il contenait des explosifs ! Elle comprenait soudain pourquoi Shahkhan avait questionné le guide avec insistance pour vérifier si le train s'arrêtait bien à Calais avant de s'engager dans le souterrain. Cette halte lui permettrait de descendre du wagon et d'actionner à distance le mécanisme de mise à feu de l'engin. Elle avait soudain réalisé pourquoi il avait choisi de partir en voyage organisé depuis Singapour, le pays le plus sûr du monde, un pays dont les ressortissants n'ont pas besoin de visa d'entrée pour pénétrer en Europe. Et dont les bagages sont à peine contrôlés, surtout quand il s'agit d'un groupe de vacanciers.

- Elle cherchait frénétiquement un moyen de déjouer la surveillance de son mari pour se débarrasser de son sinistre cadeau avant d'embarquer. Et le miracle s'était produit. Lorsque, dans la salle d'attente, Shahkhan avait voulu s'échapper, elle avait saisi sa chance. Elle n'avait pas voulu se rendre à la police, ils la prendraient pour une terroriste et la mettraient en prison, peut-être à Guantanamo. Elle avait quitté la gare dans la cohue sans se faire remarquer, elle avait marché vers la Seine et y avait laissé tomber le paquet avec précaution. Il avait coulé au fond en quelques secondes. Un téléphone portable était également caché dans son sac à dos, sans doute le déclencheur de la bombe. Lui aussi avait fini dans le fleuve. Aucune déflagration ne s'était produite. Enfin, pour achever le rituel, c'est son voile

qu'elle avait jeté. Il avait flotté longtemps avant de disparaître dans les eaux brunâtres.

- Gardant l'œil sur l'endroit où elle s'était délestée de son colis, elle avait fait semblant de se balader le long des quais, sur l'autre rive, flânant entre les étals des bouquinistes, comme les autres promeneurs. Jusqu'à 11 heures 30, l'heure prévue de leur arrivée à Londres. Rien ne s'était passé, pas le moindre remous à la surface des flots, hormis ceux provoqués par les bateaux-mouches. Rassurée, elle avait passé le reste de la journée dans les grands magasins, elle n'avait pas d'argent, mais elle se sentait enfin libre de se promener à sa guise. Le soir, elle était revenue vers la Gare du Nord, dans le Mac Do qu'elle avait repéré le matin ; elle pensait qu'il restait ouvert toute la nuit. Elle avait toujours son billet Eurostar dans son sac et voulait le réutiliser pour partir le lendemain par le même train de 9 heures 13. Des membres de sa famille vivaient en Angleterre, ils habitaient à Londres et elle leur demanderait l'hospitalité.

Elle était blottie dans son coin de banquette, elle avait toujours son visage triste, mais elle semblait avoir moins peur. Je lui avais dit que son mari était mort ce matin ; elle n'avait pas paru peinée, seulement surprise, car le suicide est interdit par l'Islam. Elle avait l'air d'une gosse perdue, et elle attendait que je décide de son sort. Elle ne savait pas que j'étais un flic et elle me faisait confiance. Elle continuait à croire que j'étais un Bon Samaritain qui aide les jeunes filles en détresse.

Son histoire était plausible ; elle ne s'était jamais contredite dans ses déclarations. Elle était étonnée que je sois aussi intéressé par son récit, mais elle avait répondu à toutes mes questions. Quand je lui avais proposé de fouiller son sac à dos, soi-disant pour m'assurer que Shahkhan n'y aurait pas dissimulé un dernier objet suspect, elle avait accepté sans sourciller. Il n'y avait rien. Il me restait à accomplir les vérifications en Afghanistan et au Pakistan, mais j'étais déjà convaincu de son innocence.

Il fallait maintenant que je l'amène au commissariat. Elle serait placée en garde à vue pour complicité dans une tentative d'attentat ; le processus de l'enquête anti-terroriste serait lancé avec son lot d'interrogatoires, de dépositions, d'instructions,

d'expertises et contre-expertises, sans compter toutes les investigations spéciales qui seraient diligentées au plan national et international. Elle passerait un bon moment en détention préventive avant même que son procès ne démarre, à moins qu'elle ne soit extradée. Si elle était déclarée coupable, elle écoperait d'une longue peine. Si elle était relâchée, ce qui était le plus probable, elle serait expulsée vers son pays d'origine. Là, elle risquait de se faire lapider par le clan de son mari, à moins qu'elle ne soit abattue par Al Qaida pour avoir trahi leur cause et dévoilé des informations. Lui faire obtenir le droit d'asile en France ? Peu de chance, à moins que tout le show-business n'intervienne en sa faveur.

En bref, son sort était peu enviable. Elle était ballotée comme un objet, victime de coutumes qui faisaient d'elle au mieux une paria, au pire une condamnée à mort. Être en Europe n'y changeait pas grand-chose. Son arrestation serait médiatisée, elle était un instrument de propagande idéal pour l'action sécuritaire de notre Ministre ! Un séjour en prison, quelle qu'en soit la durée, la traumatiserait pour longtemps. Elle n'avait rien fait et, malgré tout, elle serait punie. Et ce serait de ma faute ; si je l'arrêtais, c'est moi qui serais responsable de ses malheurs. Bien sûr, je pouvais la laisser repartir, mais elle se ferait interpellé demain matin à la Gare du Nord, ou même avant si elle croisait une patrouille. C'était encore une gamine, mais elle avait déjà subi trop d'épreuves ; devais-je en rajouter ?

J'avais besoin de réfléchir. Il fallait d'abord me débarrasser de mes « anges gardiens » qui devaient être planqués dans les cuisines du restaurant, prêts à agir. Je leur ai envoyé un message : « Fausse piste, abandonnez. » Une demi-heure plus tard, estimant qu'ils avaient quitté le quartier, nous sommes sortis de la brasserie. J'ai dit à Anissa qu'il était trop tard pour lui obtenir une chambre dans un foyer et je l'ai ramenée chez moi. Elle s'est endormie sur le canapé, Moumoute dans les bras, le sac à dos à ses pieds.

J'ai appelé Arturo Lopez Ruiz, mon vieux copain colombien, un conseiller d'ambassade trafiquant de drogue à ses heures perdues, avec qui j'avais noué au fil des ans une étrange amitié. Après l'avoir traqué pendant plusieurs mois, j'avais récolté assez de preuves pour le faire coffrer ; à la dernière minute, mes supérieurs hiérarchiques m'en avaient empêché. Raisons politiques, paraît-il... Arturo m'en gardait, à tort, une certaine reconnaissance et il m'envoyait toujours des cigares en

cadeau de Noël. Il travaillait actuellement à Genève dans une institution internationale et, toujours muni de son passeport diplomatique, il s'était reconverti dans le blanchiment d'argent. Il me donnait d'ailleurs parfois des informations confidentielles sur les tractations de ses honorables correspondants. Quand j'ai sollicité son aide, il n'a pas hésité. Notre plan était simple ; je conduirais Anissa jusqu'à Annecy, il la ferait passer en Suisse dans le coffre de sa Mercedes de fonction qu'aucun douanier n'oserait contrôler. Une fois qu'elle serait en lieu sûr, il lui ferait établir un passeport colombien et il pourrait lui fournir un travail.

Quand Anissa s'est réveillée, nous sommes partis dans ma voiture. Elle était assise à côté de moi et elle regardait le paysage. Ciel dégagé, couleurs d'automne, collines bleutées, tout respirait le calme et la paix. J'étais heureux d'être avec elle et ravi du bon tour que je jouais à notre Ministre, quand bien même cela nuirait à mon avancement. Je sifflotais un refrain stupide, dont je ne me rappelais que les premières paroles, « Emmène-moi au bout de la terre... » ou quelque chose de ce genre ; de temps en temps, je l'entendais, elle aussi, fredonner une chanson de son pays.

Voilà, Maître. Vous savez tout. Je n'ai rien avoué aux policiers qui nous ont arrêtés, le portrait-robot à la main, à l'occasion d'un contrôle dans une station-service sur l'autoroute. Je suis resté muet devant mes collègues qui m'ont interrogé toute la nuit. J'ai demandé à vous contacter parce que je sais que vous êtes l'avocat des causes perdues. A vous de nous sortir de là.

Fables

Joseph Menant

Je lis des livres, mais m'arrêter sur une page, moi je ne peux pas. Finalement j'ai jamais su lire un livre. Je supporte pas les cadres. J'ai l'esprit vagabond. Il file entre les lignes. Je dérive... C'est vrai pour les livres, c'est vrai aussi pour le reste, je fais des détours... C'est comme si je devais faire le tour de l'objet avant de pouvoir m'en saisir. Je le regarde sous tous les angles, je le scrute, je change de point de vue, de perspective, jusqu'au jour où je me sens prêt, alors je m'en saisis tout en douceur et je commence à voyager avec lui.

Ce jour-là, je regardais une photo, je regardais la jetée, et je m'y croyais, je regardais au loin, je me perdais dans les nuages... Moi le réalisme, ça m'a toujours fait chier, ça m'écrase la tête, ça m'empêche de rêver. Alors je regardais au loin, comme elle, oui, comme cette femme qui se tenait sur la photo, je veux dire.

Et puis comme toujours, je me racontais des histoires. Des histoires... sauf que cette fois là, cette histoire commençait à prendre forme. Elle commençait à me trotter dans la tête, cette histoire ! Comme un embryon d'histoire qui commençait à s'agiter malgré moi. Merde !

Je tirais sur son fil, je dévidais la pelote, comme on dit.

C'est toujours comme ça avec l'inconscient, on ne sait jamais comment ça commence et encore moins comment ça finit. Le libre jeu des associations, les méandres, André Breton et toutes ces âneries, et puis voilà que tout à coup ça prend vie, ça se ficelle.

Je regardais la trousse qui était posée devant moi. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir en faire ? Un petit cadeau que ma femme m'avait laissée. Une trousse aux couleurs claires, comme pour me dire : « Mets dans ta tête un peu plus de couleurs pastels, éclaircis ton damier. » Je ruminai.

Une autre photo qu'elle m'avait laissée miroitait devant moi. Je ne savais plus laquelle des deux était la vraie, la femme de la photo ou bien celle qui me les avait laissées. Je nageais dans la plus grande confusion. La troisième photo trônait devant moi comme pour me narguer. C'était une photo avec un panneau de signalisation comme pour me dire attention danger ! Faut faire gaffe à son imaginaire pensais-je. C'est vivant cette merde ! Je regardais le petit rébus en forme d'énigme. Quatre rides parallèles avec une voiture qui tombe.

Faut que je me reprenne pensais-je. Je marquais une pause.

Je regardais les vagues au loin, et puis ce soleil qui filtrait entre les persiennes. Des rais...

37°2. J'avais jamais vu un été aussi chaud à Deauville. Deauville...

Peut-être reviendrait-elle, avec le soleil ? Le soleil... Un vague espoir remuait en moi. Peut-être reviendrait-elle ?

Peut-être ?

Trois jours qu'elle était partie en me laissant ces photos... Je me rappelais son sourire en coin comme pour me prévenir de faire gaffe. Deux photos et une petite phrase : « N'interprète pas trop ». Un avertissement ? Un conseil ? Ou un piège ?

Ce que c'est que l'amour quand on y pense ? Une petite phrase ambiguë, deux photos et puis bye-bye.

Je m'allongeai sur mon canapé et songeai à cette pensée quand soudain je me mis à rêver d'elle. Les deux femmes semblaient se superposer l'une à l'autre et ne vouloir faire plus qu'une. Je me secouai, repris les photos.

Peut-être que ce n'étaient pas les rides qu'il fallait regarder, ni cette petite voiture, ni l'eau qui courait juste en dessous, mais le mur...

Les briques infusaient dans mon cerveau... le mur se déplaçait, quelque chose sous l'eau noire se mettait à bouger, comme des algues informes, une chevelure ? La garce !

Je courus au frigidaire, pris une canette de coca cola et me mit à l'avaler à plein

gosier.

Je regardai le mur, les briques, les rides, la mer, le soleil, quand soudain son visage apparut imperceptiblement dans l'encadrement de la porte.

-Tu viens ?

-J'arrive.

-Qu'est ce que tu fais ?

-Je rêve.

-Ah non ça suffit !

-C'est pas moi c'est lui !

-Qui ça lui ?

Son ton était dur, sec, tranchant.

-Ben lui, Céline qui me trotte...Une idée qui m'était venu comme ça, l'idée d'en faire mon bouc émissaire.

-Eh bien, laisse le.

-J'essaie, mais c'est plus fort que moi ! Il revient quand je m'y attends le moins. Impossible de m'en débarrasser, il me suit, lui et son imaginaire. J'aurai jamais dû lire tous ces livres à la suite, il m'a infecté la tête ce con avec son climat de merde, maintenant je me sens tout chose.

-Mais puisqu'on t'a dit que c'était pas vrai ces histoires, que c'était rien que de l'invention.

- N'empêche il m'a foutu la mémoire en pelote, y pèse. C'est comme un météore que j'ai dans le crâne.

-Non ça c'est Beckett !

-Merde ! Putain ce qu'ils pèsent tous ces cons, et maintenant je les mélange. C'est le début de la fin, la grande confusion.

-Comment ça ?

-Alzheimer !

-Tu dis n'importe quoi.

Je me rendais compte que c'était vrai ce qu'elle disait, je disais n'importe quoi. La panique pensais-je.

-Oui, excuse-moi, pardon.

A bout d'arguments, je battais en retraite.

-T'excuses pas.

-Ouais t'as raison faut que ça cesse.

-Je t'aime

-Moi aussi.

-Répète.

-Moi aussi je t'aime.

J'étais fait, pris au piège.

-Pas comme ça.

-Je t'aime.

Une part de tarte aux pommes

Francis Richard

De la besace qu'il porte en bandoulière il sort un cahier à spirale, à la couverture bleue usée par trop de frottements. Des années qu'il l'a avec lui, depuis qu'il l'a trouvé dans le tiroir d'un bureau de la bastide. Quelques pages écrites, des histoires, des anecdotes aussi, mettant en scène des gens de sa famille, des proches. Des personnes qu'il identifie, d'autres qu'il n'a pas connus, ou qui ne lui disent rien. Il pense que ce sont des extraits de lettres, un aide-mémoire. Pas de commentaires, juste des faits. Il en connaît quelques lignes par cœur, qui l'émeuvent plus que d'autres. Le seul objet de la maison qu'il se soit jamais approprié. Il n'a rien enlevé d'autre, n'a rien déplacé. Il a laissé cette maison telle qu'elle était du temps de ce qu'il appelle avec ironie "sa splendeur".

Il n'a montré ce cahier à personne, n'en a pas dit mot. A qui en aurait-il parlé d'ailleurs ? Parfois il a eu envie d'y écrire, il n'a pas osé. Il n'a pas osé ajouter son écriture torturée à la suite de celle tellement maîtrisée, tellement régulière et élégante, de celui qui a écrit. Il pense qu'il s'agit de sa mère, son père n'a pas dû laisser de traces.

Il ouvre le cahier, et range entre deux pages blanches la photographie qu'il vient de découper dans le journal. C'est la première fois qu'il y ajoute quelque chose. Il se dit qu'il ne peut pas ne pas y avoir de lien entre cette photographie et ces écrits.

*

Elle a raté la vedette qui devait la ramener sur le continent. Le soir tombe, la mer est calme. Elle ne sait pas où elle va passer la nuit, le seul hôtel de l'île est complet, elle s'y est arrêtée boire un verre, c'est ce verre et le suivant qui lui ont fait rater le bateau. Elle va y retourner, boire, reboire, manger, tenter d'attendrir le patron, lui demander qu'il l'abrite. Elle a froid, son manteau ne lui suffit pas.

La nuit est là, l'hôtel ferme, le patron lui a ouvert une chambre, réservée au personnel en haute saison. Un vent violent se lève quand elle se couche. Elle imagine que le bateau est pris dans la tempête, cette pensée l'empêche de

s'endormir. Elle sait que cela est stupide : il y a à peine vingt minutes de navigation, le bateau était à bon port avant qu'elle-même ne soit à l'hôtel.

Elle est en sueur dans son lit, persuadée maintenant que le bateau a coulé. Elle s'en veut d'être survivante, la seule sans doute. Elle pleure.

*

Fin d'été sur la bastide, fin de séjour aussi. L'orage a éclaté dans la soirée, éliminant la moiteur qui s'était installée. La maison va retrouver son isolement. Comme à chaque fois qu'il doit la laisser il est étreint par une sensation de culpabilité. Il n'y a plus que lui qui de temps à autre vient lui tenir compagnie, et il n'aime pas la laisser.

Quand il est là, elle se manifeste autant qu'elle peut. Ce ne sont pas des plaintes, ses planchers qui grincent, ses meubles qui craquent, les volets qui claquent au vent. Non, elle lui fait fête, elle lui parle, cherche à jouer avec lui. Elle sait que ces bruits, même en pleine nuit, ne l'effraient pas. Parfois, elle va un peu trop loin, comme ce jour où elle a laissé tomber une tuile sur son passage. Ou quand elle se débrouille pour que la clef casse dans la serrure.

Il va la quitter cette vieille maison, elle le sait, parce que depuis quelques heures il la vit différemment. Ses caresses à la rampe de l'escalier, douce parce que tellement polie, se font plus appuyées, plus longues. Il a déjà fermé quelques pièces, calfeutrant les fenêtres pour qu'elle reste au chaud, déployant de vieux draps sur les meubles.

Demain il va partir. Il faudra que ce soit très rapide, pas d'apitoiement, pas d'au revoir.

*

Il ne sait pas quand il a basculé, ce serait trop grossier de rattacher cela à un événement. Des moments de grande joie, des moments de souffrance intense, des moments de bonheur simple. Il a le sentiment d'avoir reçu ce qu'il fallait de la vie.

Est-ce vraiment une bascule ? Un glissement plutôt, progressif, irrésistible. Parfois il l'a laissé s'installer, et y a trouvé de la volupté. Il aurait pu changer les

choses, retenir ce qui filait entre ses doigts. Il ne croit pas au destin, il n'y avait rien d'inéluctable.

Et pourtant elle est là maintenant, sa solitude. Frère femme sœur maitresse père mère ami, rien de tout cela auprès de lui. Quelques pensées parfois à l'un ou à un autre, si loin qu'il ne sait plus depuis quand l'éloignement s'est établi.

Il lui reste des lieux chargés de souvenirs. Des souvenirs d'odeur, de couleur, de chaleur. Des goûts aussi. Des souvenirs de lui.

Il a cette mémoire là, pas du tout celle du temps. Cinq ans, dix ans ? Depuis quand n'a-t-il pas écrit à un proche ? Pas de repère, pas de marqueur.

Depuis combien de temps se réveille-t-il seul dans son lit ?

*

Elle a fini par s'endormir, c'est l'hôtelier qui la réveille, et lui annonce qu'un petit déjeuner est prêt, mais qu'elle se dépêche, bientôt ce sera l'heure du déjeuner. Il est aimable avec elle tout en restant discret. Il s'affaire dans sa cuisine tandis qu'elle se restaure. Il fait beau, elle a envie d'être joyeuse, sans plus de raison ou de déraison. Elle lui demande si elle peut rester, un jour ou deux, elle n'a pas envie de partir. Sans qu'elle sache pourquoi il accepte.

Elle n'ose pas s'éloigner de l'hôtel et des quelques maisons qui la bordent, elle trouve joli ce petit écrin, elle s'y sent bien. Elle reste là, assise sur une pierre, puis elle se lève, et avance, hasardeuse. Hier elle s'était promenée sur la côte nord de l'île, aujourd'hui elle a envie de retourner vers l'est. Elle regagne le petit port, là où elle avait raté l'embarquement. Elle se souvient y avoir vu un panneau, l'avertissement d'un danger fait aux rares automobilistes. Elle se sent légère, l'air est doux, elle chantonne, elle croit se souvenir que c'est du Boris Vian : "dernière valse, dernier refrain... plus rien qu'un grand rond dans l'eau...".

*

"Les garçons, venez vite, votre père veut vous voir."

A la suite de ses deux frères – il est le plus jeune – il entre dans le salon. Leur père, debout près d'une valise, et leur sœur, la plus grande, en manteau, assise, l'air

absent.

"Dites au revoir à votre sœur, elle part quelques jours, votre père l'accompagne." Elle se lève, embrasse tour à tour chacun de ses frères, tandis que leur père enfle ses gants et se saisit de la valise, sans un mot. Il remarque que mère et fille ne se sont pas saluées.

Quel âge avait-il ? Huit ans tout au plus, il faudrait qu'il compte à rebours, à partir d'un point de repère qu'il sait fiable. Mais cela ne lui apprendrait rien. Il entend encore sa mère : "allez les garçons, retournez dans vos chambres, nous dînons dans une heure". Rien ne devait dérégler le parfait ordonnancement de la maisonnée. Le repas se déroula dans le silence habituel. Aucune explication au départ de l'ainée. Ses frères semblaient indifférents.

S'il avait huit ans ce jour-là, sa sœur devait en avoir quinze ou seize. Il n'allait plus jamais la revoir, ou si peu, il ne sait plus très bien. Leur père fut de retour dès le lendemain. Il se remémore ses mots, imparfaitement. Elle était bien arrivée, elle serait bien là-bas. Il ne disait pas où...

Jamais il n'en a parlé. Son père est mort quelques mois après cet épisode, un accident cardiaque, à cause d'un secret trop lourd à porter pense-t-il maintenant. Sa mère a repris les rênes de la petite entreprise familiale. Des années plus tard, il lui a écrit, disant qu'il avait des questions à lui poser, dont il espérait des réponses. Elle a répondu qu'elle n'y tenait pas, qu'elle ne se souvenait de rien, qu'elle était fatiguée. Il n'était pas allé plus loin.

Il se ressert un verre de ce vin qui a accompagné son dîner sur la terrasse. L'air a cette odeur si particulière que laisse la pluie d'orage sur les pierres chaudes. La nuit est noire, tout paraît calme, le Chateauneuf-du-Pape doit y être pour quelque chose.

*

Trois jours pleins passés sur l'île, où elle n'était venue que pour une journée. Sur le bateau elle a envie d'en sourire. Elle décide de ne pas s'en priver, et se met à rire de bon cœur.

Que va-t-elle faire maintenant ? Elle a le temps, tout le temps. Elle repense à cette soirée, ce cauchemar du bateau qui coule. Cela lui arrive de plus en plus de

faire des rêves de ce genre. A cette pensée, elle sent le rire lui échapper, en même temps que sa bonne humeur. Comment peut-elle se forcer à rire ? Avec énergie, elle appuie son ventre contre le bastingage, il faut qu'il lui rentre dans l'estomac, puisqu'elle ne peut plus rire elle veut avoir mal. Elle aimerait du gros temps, avoir le mal de mer, être malade et vomir tout son soûl. Cette sensation envahit son esprit, elle voudrait qu'elle gagne son corps et qu'elle la ronge, qu'elle la nécrose.

Elle est la dernière à quitter le bateau, sa voiture est toujours là, sur le parking. Elle préfère continuer à pied, comme sur l'île, maintenant elle sait qu'elle n'a plus de limite. Elle devrait se changer, cela fait trois jours qu'elle porte les mêmes vêtements, mais elle ne souhaite pas s'arrêter.

A la sortie de la ville, elle décide de faire de l'auto-stop. Elle a froid, de nouveau. Elle pourrait faire demi-tour, elle peut aussi continuer son errance. C'est ce qu'elle veut. Une voiture stoppe, elle monte, demande au conducteur où il va. Elle ne connaît pas la région, le nom de la ville qu'il lui indique ne lui dit rien. Elle répond que c'est bien là qu'elle se rend, et qu'elle a de la chance de l'avoir trouvé. Elle ne dit plus rien pendant le trajet, lui non plus. Elle dit au revoir en descendant de la voiture, pas merci.

*

Il est tard, il finit par se résigner à quitter la terrasse. Il décide de revisiter chaque pièce, lentement, minutieusement, pour s'en imprégner encore plus. Il va chercher son appareil photo, il a une soudaine envie de photographier. Les façades des armoires, les portes des placards, les tiroirs bien repoussés. Systématiquement, comme un inventaire, sans rien laisser de côté. Pas un meuble ne doit lui échapper, pas une ouverture. La maison du silence. Les portes des chambres fermées. Il va photographier tout cela frontalement, comme un constat. Cela risque d'être long, la maison a trouvé un moyen de le garder quelque temps encore, et il s'en réjouit.

Il lui faut sortir son trépied, l'éclairage domestique l'oblige à de longues poses. Il s'interrompt pour aller à la cave chercher une bouteille de vin, une autre. La cave ! Tant de choses à y photographier, et le grenier, pourquoi n'y a-t-il pas encore pensé ? Il s'approprie cet élan, en fait un véritable projet, commence à théoriser ce systématisme : l'achèvement d'un paradigme. La frénésie le gagne, et se transforme

en jubilation. Cette nuit ne suffira pas, il va rester, jusqu'à l'achèvement de sa tâche.

Après les portes et les tiroirs, les boîtes, les cartons et les malles. Comme des cubes d'enfant, ou bien empilés, comme des totems dédiés à une divinité inconnue. Il finira par les volets des fenêtres, et puis enfin le portail, de jour le portail, inévitablement, avant son départ.

*

C'est une petite ville, sans caractère, sans âme plutôt. Tout semble fermé. Une ville entièrement reconstruite, tous les immeubles identiques. Victime d'un bombardement sans doute. Une place, un terre-plein maigrement planté d'arbustes, une épicerie et une boulangerie, et deux cafés. Elle entre dans le premier, elle a faim, se commande un sandwich. Assise sur la banquette elle le mange sans plaisir, se forçant à bien mastiquer. Elle s'était réchauffée dans la voiture, et maintenant elle est parcourue de frissons. Elle demande un verre de lait chaud, elle pense que cela va la calmer, elle le boit avec avidité.

Elle est la seule cliente, elle ne voit personne dans la rue, elle ne peut plus rester là, tout est trop immobile, il lui faut bouger.

Elle sort, ne sait pas si elle a payé, sans doute, le cafetier l'aurait rattrapée sinon. Refaire du stop, partir, s'éloigner. Elle marche, elle a de plus en plus froid. Elle n'aurait pas dû laisser son violon dans sa voiture. Dans cette errance impromptue, c'est le seul objet personnel qu'elle ait emporté, son plus fidèle compagnon, parfois délaissé, et maintenant abandonné. Elle s'en veut. Aurait-elle moins froid si elle l'avait avec elle ?

*

Il photographie toute la nuit, méthodiquement, ne s'arrêtant qu'au petit matin, soulagé. Pièce par pièce, il enregistre ce catalogue, avec le moins de mise en scène possible, déplaçant à peine un objet qui projetait une ombre sur son sujet. Il n'est en rien gêné par l'éclat d'un bouton de porte en cuivre trop brillant, ni par les taches autour de quelques poignées. Il note chaque prise de vue, commençant par désigner la pièce, ce n'est pas difficile, toutes avaient un nom d'usage. Le petit salon, la chambre bleue, la salle de bains du premier étage. Le placard à verres de la salle à

manger est l'objet d'un cliché, comme tout le reste. Il écrit tout cela dans le cahier bleu, vainquant ses réticences ; puisque c'est de l'histoire de la maison dont il s'agit, c'est bien dans ce cahier qu'elle a sa place. Parfois une question : comment traiter le réfrigérateur de la cuisine, faut-il le considérer comme un placard ? Il décide que oui, cet appareil en a vu passer, des choses marquantes ! Il se pose la même question à propos de la cheminée. Combien de secrets, combien d'histoires y ont été brûlés ?

Étonnamment la maison est restée silencieuse, comme respectueuse du traitement qui lui était réservé, ou fière d'être la star du moment. Il a fini par remarquer que les parquets ne craquaient plus, qu'aucun interrupteur ne se montrait récalcitrant. Il estime qu'il en a encore pour plusieurs nuits de travail, il veut aller au bout de ce qu'il vient d'entreprendre.

Il se sent en joie d'avoir fait cela, toujours cette jubilation qui l'anime lorsqu'il se mue en photographe. Il décide d'aller se promener jusqu'au lac, la lumière du petit matin doit y être splendide.

*

Pas une voiture ne s'est arrêtée, elles se font maintenant encore plus rares. A un passant elle a demandé s'il y avait une gare à proximité. Il a détourné la tête, fait un écart, et pressé le pas. Elle a eu peur de lui, peur d'elle aussi. Que cherche-t-elle ? Elle sait à peine où elle est.

Elle reste un moment au bord de la route, elle sait qu'elle ne fera aucun geste si une voiture arrive. Alors elle reprend son chemin, tournant le dos à la ville. Une dernière clarté dans le ciel lui fait comprendre qu'elle va vers l'ouest. C'est tout ce qu'elle sait, elle n'a pas idée de la date, ni du jour de la semaine. Encore moins de ce qui la mène. Elle avance, mécaniquement.

Elle est fatiguée, comment ne le serait-elle pas ? Elle a eu de la chance de rencontrer l'hôtelier de l'île. L'hôtelier de l'île, elle aime bien le rythme de ces mots, elle les répète, en saccade : l'hôtelier de l'île, l'hôtelier de l'île, de plus en plus vite, se laissant un peu de répit entre deux locutions. Elle entend un train, cela lui fait penser à un train. Cela contribue à alléger sa marche.

Domage qu'il n'y ait pas eu de gare, elle aurait pu y dormir, ou trouver un train

au départ. Un train de nuit, elle aurait adoré cela, rouler toute la nuit, et se réveiller dans une ville inconnue.

*

Il s'allonge dans l'herbe fraîche au bord du lac. Il ne s'est pas trompé, la lumière est belle. Elle est douce et pure. Il pense à cette nuit à photographier. Des années qu'il souhaitait le faire, et hier, sans raison, un déclenchement.

Il n'y avait aucune raison qu'il s'attarde sur ce journal qu'il avait pris pour allumer un feu dans la cheminée. Ordinairement il fait cela sans y penser, une boule de papier rapidement formée, une allumette, et le feu est parti. Pourquoi ce jour-là a-t-il regardé ce journal, ce qu'il ne fait jamais dans cette situation ? Qu'est-ce qui a retenu son attention dans cette photographie ?

Quelques manifestantes, l'une d'entre elle, au premier plan, ressemble étrangement à sa mère. Cette vision le trouble ! Elle paraît avoir une quarantaine d'années, elle tient une banderole. La légende aussi l'attire : des enfants "nés sous x" manifestant pour obtenir le droit de retrouver leur mère biologique.

Il va prendre contact avec la rédaction de ce journal, trouver l'association qui organisait cette manifestation, se "manifester" lui-même. Il en est persuadé, cette femme photographiée ne peut être que sa nièce, l'enfant que sa sœur aurait eu.

Dans le cahier bleu, en filigrane, des indices laissent penser que c'est bien cela, l'histoire familiale. L'histoire d'une encore enfant, à peine adolescente, enceinte, sa sœur. Que ses parents rejettent, faute horrible, et déshonneur sur la famille. Honorable, la famille ? De hauts murs, un portail toujours clos, un monde fermé à l'extérieur. Pour protéger quoi ? Qu'avait-elle cherché en couchant avec un homme ? Un homme, ou quelqu'un de son âge à elle ? De quelle pesanteur insupportable avait-elle cherché à s'affranchir ?

Il pense que lui-même a fait un grand pas. Il règle leur sort à ces années de silence, à cette chape de plomb, à ces portes toujours bien fermées, à ces pièces toujours trop bien rangées, à ces questions restées sans réponses. Il va finir de prendre ces photographies de la maison.

Ensuite, il se mettra en quête de retrouver cette femme que désormais il nomme

"ma nièce". Il veut réussir. Ce journal n'est pas si vieux, un peu plus de deux ans, cela ne devrait pas être trop dur. Mais il sait que ce sera long, il s'est écoulé tellement de temps depuis le bannissement de sa sœur. Il n'est plus à cela près.

*

La nuit est tombée, et ce froid qui la tenaille de plus en plus. Elle repense à ses parents adoptifs, tellement aimants, qui ne lui ont rien caché de ce qu'ils savaient, au bonheur qu'elle a connu auprès d'eux. Elle ne leur a jamais dit qu'elle voulait retrouver sa mère biologique. Cela l'avait prise un jour, puis avait muri. Ce désir de chercher à la voir, de connaître son histoire, un souhait irrépressible. C'est pour cela qu'elle s'est rapprochée d'une association, et qu'elle a fini par aller manifester. Qu'elle a osé se montrer au grand jour, sans en mesurer toutes les conséquences. Il a fallu cette photo dans ce journal... Ils ont pris cela comme une trahison, ils n'ont pas compris. Ils n'ont pas pardonné ce qu'ils estimaient être une faute.

Alors elle est partie, en colère contre elle-même. Son départ : elle ne sait pas qu'il y en avait déjà eu un, que sa mère aussi avait dû partir. Elle ne sait pas qu'elle avait été rejetée par ses parents, alors qu'elle était encore adolescente. Elle se demande ce qu'elle a pu devenir. Si elle a cherché à la retrouver.

Une pensée lui est intolérable : imaginer ses parents adoptifs rejetant la demande de sa mère de la rencontrer, si jamais cette demande a existé. Elle dit sa mère. De la femme qui l'a élevée elle dit maman, c'est plus intime, pas ma mère. Elle ne peut pas dire ma mère. Ma mère, cela lui semble trop organique.

Elle se retrouve maintenant dans cette campagne, comme au bout du chemin. Elle quitte la route, et s'engage dans une prairie. Elle cherche un abri qu'elle ne trouve pas. Elle s'allonge dans l'herbe. Elle pense à nouveau à l'hôtelier de l'île. Elle cherche à se remémorer son prénom. Un prénom qui sentait bon le sud et le soleil. Un prénom qui la fait sourire quand elle le retrouve. Un prénom plein de douceur.

*

Elle s'est endormie, un léger sourire de contentement aux lèvres, dans un creux de terrain, l'herbe y était si tendre et si douce. Il faisait froid, tellement froid. Elle se repose désormais, toujours souriante, juste recouverte d'une froide pierre tombale,

sans fleurs, dans un cimetière où personne ne vient jamais la voir.

Tout à sa quête commençante, il espère la retrouver. Elle peut s'être mariée, avoir eu des enfants.

Il songe au bonheur inconnu d'un déjeuner en famille le dimanche, gigot, haricots verts et tarte aux pommes.

Chapeau de paille, souliers vernis

HV

« Bibelot » n'est pas le mot, plus précieux qu'un bibelot, plus important aussi, c'est plutôt ce qu'on appelle un biscuit, une statuette de porcelaine blanche, celle-ci du 19^{ème} probablement, très finement ciselée. Elle mesure une quinzaine de centimètres et représente un angelot tenant une lyre. Une aile est cassée. La jeune femme se souvient, il était posé sur une commode dans la chambre de sa grand-tante. Elle le caressait distraitemment du doigt à chacune de ses visites et la vieille dame avait fini par le lui donner. Elle associait cette statuette à l'image un peu floue d'une fillette, l'amie de ses douze ans.

Au moment où commence cette histoire, l'ange est sur une étagère et regarde Camille.

Les ongles sont courts et laqués de rouge, les doigts repliés vers la paume sauf le pouce cambré vers l'extérieur et l'index pointé, posé sur une photo. L'autre main, la droite, à plat sur la table, recouvre un angle du cliché. Camille est jeune encore, trente-cinq ans tout au plus, elle est assise, penchée sur l'image, attentive, comme figée.

Au-dessus du papier glacé, à quelques centimètres, flotte une très fine boucle de ses cheveux bruns, une mèche détachée de la masse hâtivement rassemblée en chignon sur la nuque.

Vendredi, 14h30

32 rue P. la porte de fer forgée, puis l'ascenseur et ce bouton du 4^{ème} au chiffre à demi effacé. Dans l'entrée de l'appartement, une commode anglaise, au-dessus une reproduction : « le printemps » de Botticelli. Chaque fois Camille y jette un coup d'œil résigné : elle n'aime pas ces femmes languides et pâles, trop de chair, elle n'aime pas cet ange dodu qui plane au-dessus d'elles... Ne pas regarder. « *Ils ont des yeux pour ne pas voir...* ». Qui avait écrit ça ? Elle n'aime pas Botticelli, il faudra le dire.

Elle entre dans la pièce. Les rideaux bruns sont à demi tirés.

Elle dit : - C'était un jour de septembre, les feuilles recouvraient le jardin, il faisait beau.

Le tableau de Botticelli lui traverse l'esprit, très vite, un vol d'oiseau.

Elle hésite un moment, elle a un peu froid tout à coup.

- Il faisait beau, le ciel était immobile. Je classais des livres, je rangeais des papiers, j'ai trouvé la photo. C'était une photo ancienne, en noir et blanc, 10 cm sur 5 environ, un grand format pour l'époque. Légèrement jaunie mais sans taches, elle avait été protégée, probablement longtemps, par la pile de documents que je venais de déplacer. Par endroits elle adhère au bois de l'étagère. Il m'a fallu la décoller. Je l'ai prise.

Une vingtaine de jeunes filles tournaient les yeux vers moi, j'ai reçu leur regard en pleine poitrine, j'ai tressailli : CA me regardait, complètement. Je ne savais pas encore à quel point, mais sans doute à cet instant où j'ai tenu l'image, ma main, mon regard sur elle, ce contact, quelque chose s'est emparé de moi, violent, définitif, quelque chose auquel, désormais, je ne pourrais plus me soustraire.

C'était une photo de classe, trois rangées d'élèves d'une douzaine d'années, sagement alignées, posaient, regroupées dans une cour. A droite un mur où courait du feuillage, à gauche un marronnier puis le début de ce qui devait être l'auvent d'un préau, enfin, en arrière plan, la façade imposante d'un bâtiment de pierre. J'ai reconnu G., le collège où j'avais passé deux années.

L'épreuve un peu trouble donnait aux visages un air lointain, impénétrable, en même temps qu'une ineffable présence. Les regards étaient portés droit devant, bien au-delà de l'objectif.

J'ai retourné la photo, aucune date, aucune indication. Longtemps je suis restée assise, l'épreuve posée devant moi sur la table. Je scrutais les visages, à la fois heureuse de ma découverte et troublée.

Quelque chose m'échappait, me déconcertait, je n'étais pas sûre de figurer là. Je n'étais plus sûre non plus tout à coup, et sans pouvoir me l'expliquer, d'avoir envie d'y mieux regarder. Pourtant j'ai pris une loupe. Dans mon enfance ma mère chaque matin tressait mes cheveux, le peigne qui démêle puis glisse sur la nuque, en l'évoquant je le sens encore. Son rire un peu moqueur mais tendre aussi qui répondait à mes petits cris quand ça « tirait » ... je l'entends. Or, des deux seules filles brunes aux cheveux nattés que je voyais là, aucune ne me renvoyait l'image que j'avais de moi-même à cet âge. J'étais l'une d'elle sans aucun doute ; j'ai opté pour la plus jolie.

Vendredi, 14h30

32 rue P. L'ascenseur, le 4 effacé, dans la pièce les rideaux bruns.

- Sur la photo je reconnaissais peu à peu mes anciennes compagnes. Je les avais perdues de vue. Nous avons déménagé pour Paris probablement l'année qui avait suivi la prise de ce cliché. J'avais quitté sans regret cette ville de province et ce collège où le peu de temps passé ne m'avait pas permis de nouer des amitiés durables. Cependant, je me souvenais maintenant, me revenaient des prénoms, quelques noms, des anecdotes, certains moments aussi que j'avais oubliés, ces promenades du jeudi par exemple, sur la plage de Châtelailon, obligatoires pour les internes, facultatives pour nous qui habitons chez nos parents, mais que je faisais parfois pour accompagner une amie. Nous marchions longtemps, souvent silencieuses et, pour jeu, je me rappelle, du doigt ou avec un bâton, les jours de soleil nous dessinions nos silhouettes sur le sable humide en suivant la forme de nos ombres.

Penchée sur la photo, je crois que je cherchais quelqu'un. A nouveau j'ai détaillé chacune des élèves. Cette fois je regardais non seulement leur visage mais leur corpulence, leur attitude aussi, j'étais à nouveau prise par le charme des choses perdues et dont une trace a ressurgi. Soudain, avais-je bien vu ? Le directeur, debout, à droite, à l'extrémité d'une rangée. Ce ne pouvait pas être, et pourtant

c'était. Oui, je ne me trompais pas, il tenait une élève serrée par la taille. C'était bien sa main posée sur la blouse ceinturée, sa main, lourde, carrée sur le corps gracile, et lui-même, l'homme, plaqué contre la hanche de l'enfant. Qui était-elle ? Je n'y croyais pas, je regardais ailleurs, et puis j'y revenais. J'approchais puis éloignais la loupe de ces deux personnages, de cette main... Dans l'extrême agrandissement, le grain apparaissait et donnait aux visages une proximité vertigineuse en même temps qu'il en diluait l'expression : de l'eau, mouvante, insaisissable. J'étais fascinée. Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi. La lumière du jour passait encore par la fenêtre et traçait sur la table trois longs traits parallèles larges et dorés. L'un d'eux, dans le parcours du soleil, a atteint un coin de la photo, j'ai eu brusquement envie d'ouvrir la croisée, de sortir, d'aller dans cette lumière au jardin, toucher le banc, les arbres, marcher, courir, partir.

« Il me tient par la taille, il m'emprisonne il m'étouffe, il me prend dans les coins et me force, j'ai mal, j'ai peur, je le hais et je le vénère »... m'avait-elle dit ces mots ? Son visage de paille, ses cheveux... sa voix, je l'entends encore.

Jeanne Vandoven : le nom jailli en moi et qui me serrait la gorge à m'en faire sangloter là, dans ce jardin, sans que je puisse m'arrêter, que désignait-il en plus d'elle, cette presque encore enfant ? Quelle famille, quel berceau, quelle histoire ? Un nom pas d'ici, un nom du Nord, là où ses parents habitaient, des gens qui avaient choisi sans doute l'internat de G. pour la qualité de son enseignement, car on la vantait, et l'éducation qu'on y recevait. Ils voulaient pour leur fille le meilleur. De son passé d'enfant j'avais su finalement peu de choses, Jeanne donnait une amitié où l'on rêve.

Vendredi, 14h40

Camille est en retard, elle court dans la rue P., il lui faut plusieurs minutes pour reprendre son souffle. Elle tremble un peu.

- *« Il me force, j'ai mal j'ai peur »*... Elle l'avait dit, vous comprenez, cette enfant m'avait appelée. Durant ma première année, elle et moi nous avons été proches, je

m'en souviens bien maintenant, ensuite, elle, pensionnaire, moi externe, d'autres amitiés nous avaient éloignées, elle, devenue si étrange, lointaine, j'avais cru, je ne sais pas, à des caprices, elle était jeune plus que les autres, j'avais grandi ailleurs. Et puis un matin elle n'était plus là, ses parents l'avaient rappelée brusquement nous avait-on dit, pas d'adresse où la joindre, ni de réponses à nos questions, surveillants et professeurs, tous gardaient le silence. Alors des bruits divers avaient couru, l'enfant se serait suicidée, tumultes nocturnes dans les dortoirs, chuchotements terrifiés, ombres, lumières allumées vite éteintes, elle aurait été internée, devenue folle soudain ou renvoyée pour on ne savait quelle terrible faute. De ces causes, aucune n'était dicible. Le temps avait passé, nous avons oublié. Vous savez comme la vie est forte à 12 ans et balaie ce qui peut l'obscurcir. J'avais 12 ans.

De la rue montent des voix de femmes qui s'interpellent. Par la fenêtre ouverte l'air fait bouger les rideaux. Une tache de soleil joue sur l'un des murs. Un silence. Puis la jeune femme reprend ...

Ainsi, l'obscurité, les bruits sur sa disparition. Voyez comme j'ai mal à me souvenir. Ainsi l'autre, cet homme, qui osait se présenter à l'objectif : provocant, autoritaire. C'était le directeur, fils d'un ancien élu qui possédait de la terre, des affaires, et cet internat. Il avait été séduisant sans doute, et malgré l'empâtement, il avait encore une stature, de la prestance, à son approche les hommes baissaient la tête et les femmes subrepticement vérifiaient leur coiffure.

Dans la vallée, en bas de la ville, la rivière était de limons et de boue, des joncs la bordaient tout au long de son cours. Peu de temps après cette année-là, je l'ai su, on y trouva sa voiture, à demi engloutie, et lui-même à l'intérieur enfermé, noyé.

Mais elle aussi était morte.

Un jour quelqu'un a dit qu'elle était morte.

Je ne peux plus parler, j'étouffe.

- Pouvez-vous la décrire ? Il a posé la question à voix presque basse.

- Oui, je le peux maintenant : les cheveux sont blonds, mousseux, ils auréolent son visage encore très enfantin. Les lèvres sont finement ourlées la peau claire, tous les traits délicats.

« Auréolent » ... Oui, c'est ça... Tout à coup voici l'ange, cet ange de porcelaine. Son aile cassée. Ainsi je savais ...

Je me suis levée du divan, c'était fini.

- « A la semaine prochaine » a-t-il dit.

Dehors, la rue, le soleil éblouit un instant. A côté de chez lui une école, c'est l'heure de la sortie, des enfants s'éparpillent, chahutent et rient.